27me Année Janvier 1940

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE
■ PHILOSOPHIE ■

SOMMAIRE

MARSEILLE
DIRECTION-ADMINISTRATION
10, Cours du Vieux-Port, 10

PARIS : AGENCE GÉNÉRALE
LIBRAIRIE JOSÉ CORTI
11, Rue de Médicis

France : Le N° : 8 fr. Étranger : 10 fr.

Cahiers du Sud

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD

Rédacteurs en Chef : Léon Gabriel GROS et Gabriel BERTIN

Conseil de Lecture : JOE BOUSQUET, MARCEL BRION, HENRI FLUCHÈRE, GASTON MOUREN, ERNST ERICH NOTH.

Publieront dans les prochains numéros :

ROBERT PITROU .... *Rilke et Cézanne*
GERARD MANLEY HOPKINS .... *Le Naufrage du Deutschland*
FEDERICO GARCIA LORCA .... *Lettres*
JEAN LAMBERT .... *Les Nourritures Célestes*
JEAN VAUDAL .... *Le Roman sans auteur*
EMILE DERMENGHEM .... *Poèmes marocains*
et MOHAMED FASI *à l'éloge du Vin*
CLAIRE CHARLES-GENIAUX .... *Vieilles Ballades du Bengale*

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au Siège de la Revue, 10, Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 6 h. à 8 heures.

Téléphone : D. 53-62

M. B. A. Taladoire, qui représente les *Cahiers du Sud* à Paris actuellement aux armées, s'excuse de ne pouvoir être présent le 1er et le 15 de chaque mois, chez José Corti, 11 Rue de Médicis.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Conditions d'Abonnement :

(FRANCE ET COLONIES)

Un An : 75 francs — *Six Mois* : 40 francs — *Prix du N°* 8 francs

(ÉTRANGER)

Un An, P. P. : 90 fr — *Six mois* ..... 50 fr — *Prix du N°* .. 10 fr.
Autres pays : 100 fr. — 55 fr.

***Compte chèques postaux Marseille* 137.45**

Agent Général à PARIS

M. JOSE CORTI, Libraire, 11 Rue de Médicis (6e)

N° 220. 27me Année Janvier 1940.

Cahiers du Sud

Tome XIX. — 1er Semestre 1940



17 Décembre 1939

(A PROPOS D'UN ANNIVERSAIRE)

« *J'estime à la fois nécessaire et inquiétant d'être obligé aujourd'hui d'invoquer non pas ce que l'on appelle les droits de l'esprit, ce sont là des mots : il n'y a pas de droits, s'il n'y a pas de force; mais d'invoquer l'intérêt, pour tout le monde, de la préservation et du soutien des valeurs de l'esprit.* »

. . . .

. . . . *Cet esprit est en nous une puissance qui nous a engagés dans une aventure extraordinaire.* . . . . *Nous avons inventé un monde pour notre esprit et voulons vivre dans ce monde de notre esprit* . . . .

. . . .

Je voudrais que la France, quoique en proie à de tout autres préoccupations, se fasse le conservatoire, le temple où l'on conserve les traditions de la plus haute et de la plus fine culture, celle du véritable grand art, celle qui se marque par la pureté de la forme et la rigueur de la pensée; qu'elle accueille aussi et conserve tout ce qui se fait de plus haut et de plus libre dans la production des idées; c'est là ce que je souhaite à mon pays. (1)

Paul VALÉRY.

---

(1) *Conferencia* du 15 novembre 1939. — *La liberté de l'Esprit*, conférence de Paul Valéry.

En septembre, quand l'appel aux armes nous dispersa et fit la solitude en ces lieux que tant d'êtres ont rendus vivants, nous nous sommes crus non seulement obligés, mais tenus au silence.

La guerre, avec ses cruelles exigences et ses perspectives sombres, semblait la négation de notre effort. Elle étouffait d'angoisse toute conscience et ruinait, semblait-il, la personne humaine, objet de toute haute spéculation. Il s'ajoutait à cela une honte : que tant de généreux travaux n'aient servi de rien, que la pensée des meilleurs soit impuissante, que la barbarie la plus odieuse se soit imposée au mépris de tout.

Mais les jours passent et l'esprit, qu'ils brutalisent, doit faire face aux terribles réalités. Aujourd'hui, n'est pas si vain qu'hier : la vie prend même cet aspect des terres pathétiques où gisent les saisons mortes et l'on est dans cette heure aiguë où la réponse de l'homme peut tout raffermir ou faire tout chanceler dans l'abîme.

17 Décembre : cette date incite à nous ressaisir. Voilà dix ans, jour pour jour, qu'André Gaillard mourait, laissant parmi nous une présence radieuse, une flamme qui semble grandir quand l'ombre se fait sur nos esprits. Certes, il la flagellait dans ses poèmes, cette humanité de bas vivants et de faux mages, et longtemps résonnera cet anathème d'un poète qui ne pardonnait pas à la Création la vilenie des créatures et l'interpelait au nom de la vie qu'il adorait.

Mais il n'eut jamais consenti à se taire et sa voix vibre encore d'avoir quitté prématurément sa bouche pour emplir celle de la grande Révolte qui s'ouvre à intervalles sur l'ignominie des temps. Il n'accepterait pas aujourd'hui notre silence et je sens mieux, ce soir, l'insistance de son regard, dont la clarté fixe éclaire notre voie.

Il serait le premier d'entre nous à réclamer contre l'état dégradant où quelques hommes, sortis des caves du mal, veulent réduire le monde. Il dénoncerait cette fange qu'ils nomment leur vérité et leurs ruses grossières pour distiller ce poison dans les âmes libres. Sa tendresse amicale, cette douceur qui le désignaient comme d'une autre terre feraient aussitôt place à la violence qui l'armait, corps et pensée, pour la défense

de la justice et de la liberté, pour lui sacrées comme la vie.

Si André Gaillard avait pu vivre assez pour assister aux déchaînements des dictatures, nul doute qu'il n'eut pu contenir sa colère et son dégoût et que sa poésie, familière des cîmes, n'eut fondu en traits de feu sur ces misérables et leurs larves malfaisantes; nul doute, s'il vivait cette guerre, qu'il n'en verrait le terrible enjeu et qu'une fois de plus, refoulant ses larmes, il en accepterait l'horreur présente au nom de l'Homme à venir.

D'autres voix me sont parvenues, moins intérieures, mais tout aussi graves et dans ce ton qui rend plus profondes les correspondances de notre temps. Ce sont celles de nos amis sous les armes. Toutes concordent, et paraphrasent la parole célèbre, disent qu'une grande veillée commence, une agonie de la conscience et qu'il ne faut pas dormir dans ce temps-là. Avec cette inquiète chaleur qui traduit leur angoisse, que ce soit Gros, Taladoire, Bénet, Mouren, Chastel, Missac Decaunes, et bien d'autres, tous demandent que se rouvre le débat spirituel, que s'inscrive leur témoignage au procès qui se juge sous nos yeux.

Je n'ignore pas quelles difficultés nous attendent, dont les matérielles ne sont pas les moindres. Mais le meilleur parti à prendre à leur égard et de les ignorer d'entrée, car l'aide vient à qui fait route. Je songe surtout aux autres, à celle qui consiste à travers une voie digne à la pensée entre maints écueils à éviter le regrettable « esprit de suite », cet entraînement qui se transforme fatalement en complaisance, autant que de stériles éclats — hors saison — qui, tels des balles perdues, tomberaient dans les fossés de la censure.

Je ne crois pas que la poésie, notre objet essentiel, fasse connaissance du baillon. Sa langue, par essence, échappe aux contraintes passagères; sa force est audelà des signes et s'en irradie à l'insu même du poète. Une dimension inconnue du verbe lui permet de circuler sans passeport à travers les miroirs du monde visible. Mais la difficulté la plus grande est actuellement de *dire juste*. Ici je ne pense plus qu'au contrôle de la conscience, qu'à son choix, plus sévère que toutes les censures. Il est inadmissible de parler des cho-

ses comme « avant ». La littérature doit se faire petite et céder la place au témoignage. Rien n'est moins supportable à cette heure que le soupçon d'insincérité plus odieux que la pose ou la forme concertée. Avant toute chose, éviter le mot qui nuirait à la simplicité du geste. Je crois l'obstacle aisément surmontable pour les poètes et les vrais prosateurs : leur pensée ne peut que gagner plus d'humanité dans cette épreuve.

L'écrivain ne verra-t-il pas dans le grand drame actuel l'occasion de se racheter de son abaissement ? Qu'il interroge sa personne et ses œuvres et qu'il se sache responsable — plus que quiconque — de l'affaiblissement de la conscience et de la décadence de l'esprit européen. Chacun de nos contemporains peut battre sa coulpe, mais l'écrivain avait une mission séculaire : il y a le plus souvent failli. Ou bien, souscrivant à une définition égoïste du clerc, il s'est désintéressé du monde — tout en vivant de son train — ou bien il a partagé ses erreurs et précipité son abjection. Cette guerre doit le replacer devant son personnage et lui faire souhaiter plus de pureté. Il lui faut restaurer pour son propre compte l'honneur d'écrire, retrouver la noblesse des grands clercs engagés à fond dans leur action spirituelle.

Et peut-être fera-t-il bien de se situer au cœur d'un problème plus vaste : le vieux thème des rapports de la littérature et de la morale.

Notre monde meurt à la fois de sa morale et de son absence de morale. Une belle tâche s'offrait à l'écrivain : d'une part réformer la morale sociale rétrécie, qui ne correspond plus aux dimensions de l'homme, et d'autre part marquer le retour à la morale naturelle qui soutient les grands cœurs comme les grands peuples. Ce rôle lui parut indigne de sa transcendance et de sa belle âme nietzschéenne; il crût être hors des rangs, pouvoir s'abstraire de la société — cobaye offert à son œil froid. Pauvre littérature, plus pauvre homme encore ! La société le lui rend bien : le choc en retour est tel que sa personnalité entière est en cause avec ses idéaux chancelants, ses préjugés, sa liberté, sa vie même. Il devra coûte que coûte contribuer à rendre ce monde habitable ou se démettre.

Il faut restaurer le caractère. C'est un signe d'évi-

dente dégradation que l'absence de beaux caractères en cette époque. L'écrivain, tout le premier, est impardonnable quand sa faiblesse compromet la dignité de la pensée et celle de l'homme dans les palinodies des valets hitlériens. Ce sera la honte de tels régimes d'avoir forcé l'esprit à servir contre l'esprit, d'avoir sciemment avili les consciences et renié certains grands principes — qui furent d'ailleurs ceux des temps dits barbares dont ils sont hantés — la sainteté du serment la vertu des pactes, la fidélité à l'ami, l'amour de la franchise, le respect de l'adversaire, l'hommage au courage malheureux. Le monde antique leur dût sa grandeur; l'ignominie, la cruauté des dictatures n'auront pas d'exuse.

Nos amis, ceux-là même à qui le sort est le plus sévère, savent bien quel destin se joue dans leurs tranchées et qu'après beaucoup d'erreurs, de torts dont l'histoire fera le compte, ils sont dans la situation de qui défend plus que sa vie. Toujours la propagande trouve habile, pour libérer les consciences, de schématiser le duel; mais dans la confusion où se débat depuis vingt ans le monde intellectuel, jamais question plus nette ne s'était posée à des hommes libres, avec une telle urgence et nécessité. Il s'agit pour l'esprit d'être ou de ne plus être; on ne peut douter de cela. Et une fois encore notre pays, dont la lumière arrivait plus trouble ces derniers temps aux regards de l'étranger, reprend son visage mythique et retrouve les signes qu'on disait brouillés.

On s'aperçoit, après avoir appauvri le sens de ce mot bien français, ce que signifie un véritable *humanisme;* on découvre sa priorité sur la culture. Une équivoque aussi affreuse que celle créée autour du mot culture est impossible avec l'humanisme, parce qu'avant toute signification complexe y réside le concept « homme » et que nos traditions les plus révolutionnaires y ont inclus l'idée de liberté, de développement harmonieux dans la concorde et dans la paix. C'est pour cette idée que l'on se bat, que nos amis souffrent, que deux générations se sacrifient, et ce serait la déception la plus grave si dans ses buts de guerre la France ne se définissait pas, comme l'a dit Valéry, « un conservatoire, un temple », non seulement de ses traditions, mais encore de toutes les traditions qui

se réfèrent à l'idée rayonnante, aux espoirs contenus dans le nom d'Homme.

Ces données, comment ne pas leur être fidèles ? Nos *Cahiers* n'ont pas fait autre chose, depuis vingt ans, que de suivre les phases de cet accomplissement et de constater naguère avec tristesse le recul dans le monde et surtout en Europe de l'humanisme compris comme science de perfection. Nous avons noté l'affaiblissement de l'esprit européen et la misère où s'enfonçait l'esprit tout court. Peu à peu décroissaient les échanges; les sympathies s'espaçaient dans un monde où seule devrait compter la compréhension qui est amour, et nous avons vu quelle mélancolie accablait les grands européens que Marcel Brion représentait à nos côtés. Un désarroi sans nom à suivi cette autarcie spirituelle. Appauvrissement dans la confusion. Partout une propagande empoisonnée administra seule à la pensée d'impures médecines et l'obscurité se fit dans les âmes les plus claires, même les plus lucides, à tel point qu'André Gide, désabusé, confiait à l'un de nos amis : « actuellement le Mal et le Bien se retrouvent au hasard côte à côte, distribués partout diaboliquement pour nous égarer ». Dans notre Revue on ne voulait pas être dupe des contradictions d'un temps que l'on s'efforçait pourtant de comprendre. Sa situation au sud de la France nous valait un privilège, celui de mieux apprécier les bienfaits d'anciennes cultures qui toutes ont fait honneur à l'homme, ont accepté les disciplines de civilisations vouées à sa dignité, faites à sa mesure, dont il était centre et but suprême. Il y a intérêt à y revenir, à reprendre équilibre dans la lumière de la pensée méditerranéenne, à s'affirmer solidement grâce à des traditions éprouvées qui ne sont pas perdues. Même s'il faut plus tard les dépasser, comme toujours, l'esprit français s'y concentrerait avec profit, y reprendrait conscience de sa vertu et de ses pouvoirs pour tenter de nouvelles aventures, car c'est le destin même de l'Homme et sa grandeur.

Jean BALLARD

Introduction aux œuvres d'André Gaillard

Il doit partir, celui par qui
l'esprit a parlé.

(*La mort d'Empédocle*)

HÖLDERLIN

Voici déjà dix ans, exactement le 17 décembre, André Gaillard, renonçant à ses apparences terrestres, abandonnait la communauté militante des poètes. Dix années pour nous tous qui le connûmes, de plate existence quotidienne, de mesquines obligations ; mais, dans la partie la plus pure, la plus inviolable de nous-mêmes, brûle encore ce visage désolé et radieux. Nulle présence ne fût plus concrète que celle-là, nulle aussi ne fût plus impérieuse dans l'exercice de cette activité littéraire où la trahison et la facilité nous guettent à tout moment.

Les quelques vérités que nous répétait André Gaillard étaient claires comme le jour, élémentaires et par là même oubliées à une époque de sophistication intellectuelle. Jaillies d'une expérience instinctive elles nécessitaient cependant pour refouler mille erreurs socialement imposées, la plus volontaire des conquêtes. Ainsi s'achevait en Ethique un mouvement qui à la suite de Rimbaud avait entrainé les poètes à l'exploration méthodique et passionnée du monde intérieur.

Ce fût alors, totalement accepté, sans faire la part du feu, le délirant vertige de l'amour, un amour à per-

dre corps, un amour qui transcendait jusqu'à ses propres objets. Et par ailleurs s'affirmait la plus tragique fidélité, la fidélité à soi-même, fidélité encore à l'amour, reflet parfait de l'être par-delà les vicissitudes, les irisations de l'existence.

C'est avec une violence, plus probante par son intensité que toute justification rationnelle, que s'imposait à André Gaillard la notion, ou plus justement le fait de l'unité de l'homme. « Comment pouvez-vous penser, me disait-il souvent, que vous êtes une âme et un corps ? Moi, je me sens un. »

Sur le plan tout anecdotique des biographes-voyeurs on pourrait retracer de l'extérieur la vie sentimentale d'André Gaillard, mais ce « cherchez la femme », précepte de basse police et de basse critique, ne donnerait jamais à qui se hasarderait à le suivre les clefs de poésie. On ne force pas les serrures de l'arc-en-ciel. Marseille pouvait girer autour de ces femmes d'une nuit, les fardant d'affiches lumineuses ou des vents du Vieux-Port, elles n'étaient jamais que la fugitive expression d'un désir qui ne sût en aucun objet trouver son assouvissement. « Formes de ma mémoire, absences d'un cœur clos », note-t-il lui-même quelque part.

La vie sentimentale, ainsi dépouillée, devient inquiétude métaphysique. Lorsque Proust recrée en analyste ce temps perdu que Joyce retrouve dans une synthèse panique tous deux répondent aux vœux d'une génération qui n'attendant plus la connaissance de la vision en Dieu pense dans l'écoulement même de la vie appréhender sa propre réalité. André Gaillard tenta cette aventure et en même temps que lui les meilleurs de ses pareils à qui le suicide, la folie ou une mort plus ou moins consentie épargnèrent le soin d'une impossible solution.

Quand tous les littérateurs dispensent les charmes de l'oubli, les lotus somnifères de l'Elégie, la voix d'André

Gaillard fait entendre le message terrible de la Poésie qui ne se lasse point de répéter que l'homme se consume sur les bûchers de la Connaissance et de l'Amour, et qu'il « ne faut pas dormir pendant ce temps-là. »

Si une telle conception de la vie mène à plus ou moins longue échéance tout individu qui l'embrasse à une perte certaine c'est que trop de contraintes sociales nous accablent et qu'à lutter matériellement et moralement contre elles nous épuisons nos plus précieuses ressources. La vie totale n'est possible que dans une société régénérée. Cette conquête qui est le plus souvent mortelle, et en ce sens stérile, sera un jour, une fois l'homme restauré en sa dignité, le bien de tous. « On ne met pas les cèdres dans les pots à fleurs », s'écrie Holderlin et André Gaillard de noter « Petite vie, grande prison... Porcheries pleines, la vie est là. » Constatation dont la violence suppose l'adhésion au postulat de la Révolution perpétuelle.

Des exigences de la Poésie, André Gaillard n'était pas sans mesurer les dangers. Il se refusait notamment à ce silence total qui serait l'aboutissement logique d'un souci absolu de nécessité. Il ne craignait pas de faire une place à la mise en œuvre des éléments que lui proposait l'imagination. A une époque où régnait la manie du document psychanalytique il ne publiait des textes qui l'aidaient à sa libération personnelle que ceux qui lui paraissaient avoir une valeur objective par leur forme ou leur contenu moral. Peu d'hommes de sa génération, sauf peut-être André Breton, ont eu semblable pudeur.

Il est permis de penser, dût cette assertion irriter les nouveaux venus, que l'activité des poètes, toute question d'œuvre mise à part, atteignit entre, mettons 1924 et 1929, un caractère de pureté, d'engagement, un souci parfois excessif de nécessité qu'elle a perdus depuis... Tout doucement s'est éteinte cette passion de l'absolu, s'est substituée à l'idée toute humaine et instinctive de révolte celle beaucoup plus temporelle de révolution

marxiste. Même chez les meilleurs poètes actuels on n'a pas l'impression que le sort de l'homme soit en jeu et encore moins que leur existence personnelle soit compromise. La doctrine qu'ils professent ne se distingue guère pourtant de celle de leurs prédécesseurs immédiats, mais il semble bien qu'ils n'en répètent que la lettre sans se risquer pour autant à la vivre. Après une ère de passion et de vie dangereuse qui s'est d'ailleurs transportée sur le plan des relations entre peuples, tous ceux qui, assez étrangement, font profession d'activité intellectuelle se replient dans les zones fortifiées de l'analyse et à défaut de combat pratiquent le jeu de passe des discussions byzantines. Par opposition à ces artisans sans grandeur d'un nouvel ordre littéraire, André Gaillard demeure le vivant symbole d'une ère de feu et de sang. Pour ma part je ne saurais évoquer son visage qu'auréolé de ces longues flammes qui dans les illustrations de La Terre n'est à personne *dévorent les hallucinants personnages d'André Masson.*

Par delà les mesquines divergences qui divisent les clans poétiques, ces querelles de mots entre gens unis par les mêmes haines et voués aux mêmes opprobres, la Poésie d'André Gaillard proclame l'unité de l'être, la nécessité de la révolte, la confiance désespérée à l'amour. Message élémentaire, message vital qui s'adresse également à nos rêves les plus insensés et à notre animalité la plus obscure, message qui n'est pas seulement pour nous la seule excuse valable de toute écriture mais confère encore à l'homme, à tous les hommes, le sens d'une dignité personnelle que toutes les puissances extérieures menacent chaque jour davantage. Et que s'il y a quelque beauté en cette œuvre, qu'elle soit tenue comme donnée par surcroît !

I

Existe-t-il un choix bâtard, une solution paresseuse entre la bassesse et la grandeur, le conformisme social et la liberté ? Ce dilemme qui, aux heures de pire veulerie se pose avec la violence du remords à tout homme digne encore de ce nom, la vie seule des poètes y répond. C'est d'ailleurs dans la mesure où une œuvre porte les traces non équivoques, les cicatrices de ce combat, qu'elle se trouve justifiée et par là même parfaitement belle. Pour Crevel qui avec une terrible netteté posa les termes de l'antinomie esprit-raison, et qui peu après Gaillard devait succomber des suites de cette constatation, l'esprit cela voulait dire l'homme en sa vivante unité, son absolue intégrité personnelle.

Certes, le débat n'est pas nouveau, perpétuellement mis en veilleuse au cours des âges au nom de toutes les convenances successives il se ramène à l'arrêt par excellence « Qui n'est pas avec moi est contre moi. »

Entre l'homme-vivant et l'homme-machine, entre le moi de la vie profonde et le Il de l'activité extérieure une lutte constante est engagée. Qu'importe si la chair s'épuise, si la raison se perd, l'aventure valait d'être vécue, devait être vécue. Aussi bien y a-t-il là le seul principe moral qui, ayant un sens autre que social, ne consacre pas une abdication : la morale de ceux qui pour sauver leur vie n'hésitent pas à la perdre.

Cette vérité accessible à la plus élémentaire expérience ne s'est fait que lentement jour dans le domaine littéraire. Il n'est pas exagéré de dire qu'en France du moins elle n'apparaît qu'avec la fabuleuse aventure de Rimbaud dont la valeur exemplaire a bouleversé à jamais le concept de poésie. Celle-ci même fut longtemps incomprise et nous la voyons maintenant exposée à des offensives réactionnaires d'ordre esthétique. C'est que les deux

attitudes qu'impose le souci de vie poétique à quiconque en accepte les postulats pratiques, constant examen de conscience et transcription aussi exacte que possible de la vie profonde, paraissent inacceptables à tant de jongleurs intellectuels pour qui l'expression écrite n'est qu'une variété du jeu, quelque sous-produit savamment élaboré de la culture livresqe et de la politesse des mœurs...

L'état d'esprit éminemment anti-poétique, dont une cure de romantisme tout artificielle n'a jamais guéri les français, oppose sa force d'inertie à toute renaissance du lyrisme, à tout humanisme intégral. Et que l'on n'évoque pas le culte d'une prétendue clarté. Les adversaires de la poésie vécue se recrutent aussi nombreux parmi les tenants de l'hermétisme le plus hautain que parmi les plumitifs du bas journalisme. Trois attitudes également désolantes et nocives sont de mise à l'égard de la Poésie.

La première procède du Symbolisme et exploite la notion du « cérémonial » mallarméen. Ses adeptes, pour si parfaits qu'ils soient, ne se livrent pas à une activité proprement poétique. Leur tâche se borne à revêtir des oripeaux de l'imagination des pensées en définitive exprimables en termes rationnels, à cristalliser sous son aspect le plus séduisant l'arc-en-ciel de la vie intérieure. Besogne décevante dont on peut même souligner le caractère sacrilège car loin d'être un art mineur et ornemental la nature de la Poésie exige qu'elle soit l'acte nécessaire par excellence, non seulement en sa genèse mais encore en ses résultats. La beauté de l'expression ne connait pas d'autre règle qu'un certain accent qui ne trompe pas.

Au point de vue moral les entreprises d'asservissement de la Poésie ont eu recours à des manœuvres plus subtiles. Les uns crurent possible de jouer sur le mot mystique alors à la mode et d'exorciser ainsi l'imagination. De cette confusion non seulement les Surréalistes mais Jacques Maritain lui-même ont fait justice. Un abbé Bré-

mond, par contre, se prêta à cet escamotage intellectuel qui ne prétendait rien moins qu'à confondre l'esprit observant un absolu en quelque sorte objectif qu'il s'efforce d'intégrer et l'esprit s'observant lui-même en son écoulement, la pensée pensante. Etrange hérésie de la part de bien-pensants !

La troisième attitude, la plus avilissante, consiste à tenir l'inconscient pour un Paradis artificiel. Aboutir par d'autres voies aux mêmes conclusions que les littérateurs, ces onanistes inavoués, c'est asservir l'Esprit aux plus basses passions.

A toutes ces attitudes aussi haïssables que communément reçues, s'oppose celle qu'avec André Gaillard adoptèrent à la suite du premier manifeste de Breton quelques hommes dont l'exigence intellectuelle n'eut d'égale que la rigueur morale. Par delà le rôle fatalement littéraire du Surréalisme il faudra bien que les critiques à venir dégagent ses positions éthiques. Celles-là demeureront toujours le dernier refuge des adversaires de toute compromission avec le monde.

Il conviendrait de se délivrer de la plupart des termes habituels je ne dirais pas pour définir, car définir un être vivant est la plus ridicule, la plus odieuse des prétentions, mais pour approcher André Gaillard. Il faudrait, le terme est inadéquat et pédant mais je n'en trouve point d'autre, se faire moniste jusque dans le langage pour mettre avec suffisamment de vigueur l'accent sur l'unité d'un homme aussi exemplaire qu'André Gaillard. Il y a sans doute quelque miracle et qui n'est autre que le mystère de la pensée, encore que telle opinion puisse paraître manquer de rigueur, voire puérile dans les termes imparfaits où je l'exprime, dans l'effort aussi constant de Gaillard pour prendre conscience de tous ses pouvoirs et s'efforcer de les dépasser. Entreprise Prométhéenne et vouée à la foudre mais entreprise que tous les vrais poètes ont tentée ou ont eu tout au moins l'obscur remords de ne pas avoir tentée.

Des distinctions s'imposent pourtant, désolantes mais nécessaires. La vie physique d'abord : nul poète n'a pensé si vivement avec ses nerfs. Aux « plaisirs de la vie brève », qu'il s'agisse du jeu sexuel ou de la vision onirique, André Gaillard n'a jamais demandé que de le délivrer de la hantise de la mort, du gouffre qui l'accompagnait :

.. Du fond des puits
Des puits sans fond de l'os de vie

La sensualité à fleur de peau s'offrait tentante et facile. Il n'échappait pas toujours au libertinage et l'avouait, sachant mieux que personne la peine qu'il avait à se conquérir. Il est si aisé de se disperser, d'oublier sous le feu des miroirs, débauches de l'esprit ou de la chair, le salutaire tourment de l'unité à retrouver. André Gaillard, dont les premiers poèmes furent accueillis par le groupe fantaisiste eut à s'arracher à certaines influences et ce n'était pas d'un coup qu'il pouvait se sauver. Les textes liminaires du « Fond du cœur » *se ressentent d'une certaine hésitation. Il s'en dégage l'impression d'un recul tout momentané devant une vocation dangereuse :*

Belles de mon cœur fou
Belles défendez-le
Défendez-le du jour
Et des yeux ennemis.

Plus tard ce n'est point cet amour dont Platon disait « qu'on l'avait injustement séparé de la connaissance » que répudiera André Gaillard, mais bien, au nom d'une certaine cruauté qui n'est que rigueur morale, les habitudes, l'épicurisme paresseux, le divertissement. Il aura dès lors à peine un accent de regret :

Amour mélodieux tourment
Charme du temps charme la mort

mais décidé à ne pas se leurrer, à verser dans la stérile élégie, il s'écriera aussitôt :

Moi je tombe
Arbres ma mémoire et les robes de l'air
Tout fuit et rien ne me retient
Voulez-vous me lâcher les mains.

Horreur instinctive puis choix volontaire de la chute. L'esprit triomphe des renaclements de la chair. Ainsi ce poète dont l'inspiration est toute érotique se défie de la sentimentalité ou attitude plus émouvante se raidit contre elle avec des frémissements qui le rattachent à notre humanité que le génie de Lautréamont dépasse monstrueusement. L'atmosphère du lyrisme de Gaillard est toujours respirable. L'idée de la mort pourtant ne cesse d'y être présente :

La chair est bonne et fraîche il n'en restera rien
La chair feuille à feuille s'en va
Comme un amour de déraison

La mélancolie « des bas désastres de la chair » mêle longtemps ses échos à ceux des cris de révolte. Des « rives du cœur battues des songes » se lèvent pour voiler la présence de l'amour toutes les brumes de la sensualité. Egaré dans un « enchevêtrement de glaives » le poète exprime alors en accents d'une poignante sincérité le sentiment qui le poursuit d'être en quelque sorte divisé contre lui-même. Puis, tandis que le sarcasme lui monte aux lèvres, ce qui aurait pu être élégie devient imprécation et l'esprit impitoyable prend sa revanche :

Loin de toi tes poisons vomis
Je ris de ce feu d'ossements.

Dans le transparent symbole de « Magie *» où une colombe transperce un cœur afin de faire jaillir de sa gorge « un chant brûlé par le divin breuvage » il est permis de voir un reflet du mépris que Gaillard nourrissait pour la vie sentimentale en tant que fin... Ayant choisi son des-*

tin il se vouait, et avec lui le monde, à l'amour destructeur :

Caresse la bête à mourir
Bêle à mourir sous le couteau
Terre terre éclate de rire
Entre l'écume et le marteau

Il jugera désormais ses propres rechutes morales avec une lucide cruauté et y puisera autant de raisons de s'engager dans la voie sans retour :

Vainqueur de quoi vainqueur de moi
Ah nous n'en finirons donc pas
Vainqueur vaincu de moi par moi
L'esprit me frappe d'un poing froid

Pour atteindre « plus loin que les fosses du songe » ce qu'il appelle l' « aube abstraite des corps », c'est-à-dire cette connaissance parfaite qui suppose la mise en œuvre de tous les pouvoirs de l'homme, ceux du raisonnement discursif comme ceux plus obscurs mais impérieux de l'amour et du rêve, pour se nourrir du « beau baiser de métal et de pierre », Gaillard sait bien dès l'abord qu'il lui faut risquer la mort :

Mourir de quoi
Mourir de moi

Pour illustrer ce pressentiment d'un destin si conforme à la logique qu'il en paraît miraculeux, nul texte ne me semble plus significatif que l'étonnant poème intitulé « Combinaison forcée » *où l'attitude de Gaillard, son acceptation des conditions d'une recherche désespérée se trouvent exprimées de façon troublante :*

Au cœur d'aurore à cri des clés
Chair et sang voici mes plaies

Tournez. L'amour se tord et chemine en secret
Au rire d'or d'une combinaison forcée

Chemine et mire l'os où se mire la mort
Au feu des cœurs clos
Au feu des oiseaux au feu des feuillages
Au feu de peine au feu de mire au feu de joie
Au feu du feu de Dieu
Ainsi courait l'eau des sanglots
Ainsi rouait dans le grand vent des voix
La lyre du désir en tête à queue de paon

Ainsi de sa peau s'évadait
Glissante vipère MA VIE.

De tels aveux montrent bien de quel prix le poète était disposé à payer sa liberté. Cette hantise physiologique de la mort n'empêche point cependant un « espoir sans limites » de se faire jour, d'envahir même des textes comme « Le Chant des prisonniers » :

Dormez encore un jour, demain vous serez grands.

Et pourtant, malgré la divine ivresse des images, malgré la berceuse de cette « nuit libre et sans forme » où pour tant de captifs d'un « horizon de raisons » se prépare la vraie aurore mentale :

La mort en liberté l'amour hors de saison

Gaillard avant d'opter en toute connaissance de cause aura encore un mouvement de recul :

L'amour tue vite et bien
Arrêtez-vous ici
Arrêtez-vous au bord
Arrêtez-vous ma mère ma chair et mes oiseaux
Arrêtez-vous ou bien tant pis

Dernière hésitation dont il triomphe par ce cri :

Ah dieu dont je suis fait délivrez-moi des morts.

Tous les ponts sont rompus, « les cordes de la terre » brisées. Désormais :

Seule au cou de l'amour épouse du silence
La chair qui se déchire épuise l'avenir.

II

« The eye sees more than the heart knows (William Blake).

La plupart des récits de rêves de La terre n'est à personne *sont contemporains des derniers poèmes du* Fond du cœur *mais tandis que les poèmes reflètent simplement l'attitude de Gaillard devant les problèmes essentiels les récits dépassent ce stade et relèvent en ce sens moins de la position morale que de l'aventure intellectuelle.*

Il faut, semble-t-il, remonter à Une saison en enfer, *pour trouver un équivalent à ces textes. A la différence de tant d'imageries purement verbales qui passèrent en fraude sous pavillon surréaliste les récits les plus étranges correspondent vraisemblablement à une expérience vécue. De même que Nerval, son* Aurelia *en témoigne, analysait lucidement sa folie, Gaillard jusque dans son délire s'avérait maître de lui, explorait méthodiquement son univers personnel.*

A ses yeux d'ailleurs l'automatisme n'était pas une fin mais un procédé pratique pour se délivrer des habitudes du langage littéraire et ramener au jour les images révélatrices de la réalité intérieure. En dehors même de leur beauté plastique toutes ont ainsi une valeur de document.

Une telle démarche quand bien même le calembour en soit le temps le plus significatif n'a rien du jeu gratuit puisqu'il s'agit d'une démarche de l'homme total. Se connaître pour les meilleurs des modernes ne consiste pas à atteindre à l'apathie idéale des penseurs grecs. Là où le

sage antique, en réaction contre les mythes populaires, se proposait uniquement de démonter en pièces détachées le mécanisme de l'esprit et parvenait ainsi à une conception très nette et par là même rassurante des limites de l'homme, le sage moderne, dégénéré non plus seulement en intelligence mais en sensibilité, se fait le spectateur de son propre drame et projette une lumière aveuglante sur les recoins les plus obscurs de l'être mouvant.

Cet examen de conscience perpétuel, cette poursuite d'étoiles, André Gaillard les entreprit à tombeau ouvert. La seule vie qui vaille d'être vécue précisément parce qu'elle est impossible il s'efforça passionnément, froidement de la vivre. C'est qu'il entendait être pleinement un homme de chair et de sang non un fantôme quotidien.

A l'extase essentiellement objective des mystiques, à la rêverie vague des Romantiques un Baudelaire substitua le réactif tout artificiel des stupéfiants tandis que Rimbaud se refusant à tout moyen susceptible de fausser le mécanisme de l'imagination se fit « voyant » par un simple exercice de volonté. Souffrant de blessures de guerre et beaucoup plus tard d'une chute grave qu'il fit près de Cassis, André Gaillard avait dû user de stupéfiants, mais je l'ai connu par ailleurs trop passionné de rigueur intellectuelle pour ne déduire qu'il ait jamais fait le calcul assez bas de faire servir de telles cures à des fins somme toute littéraires. Dans le même ordre d'idées ses récits de rêves ne sont point le fait d'une quelconque soumission à la mode du temps. Son culte pour la nuit consolatrice il le nourrissait en effet dès ses premiers poèmes :

Les prisonniers ont faim
La nuit est là fidèle fragile et toute trouée d'échos.

Thème classique de l'évasion mais enrichi en son cas d'une sorte de crainte proprement physique : Belle nuit tu me prends toujours dans tes résilles ; un jour, une nuit je ne pourrai plus m'en dégager. *Il s'engageait pourtant*

à perdre cœur en ce « no man's land » du monde intérieur. Ce n'était pas chez lui le désir d'un certain pittoresque, celui de la vision, mais une faim plus profonde, celle qu'exprimait Blake souhaitant de dépasser un cœur trop connu et naguère Maïakowski s'écriant « Non, tu ne sauteras pas hors du cœur. » Gaillard qui aurait pu être le plus émouvant des élégiaques a voulu « sauter », non « pour trouver du nouveau » mais pour se posséder pleinement :

Formes de ma mémoire absences d'un cœur clos.

En un mot il a préféré l'ombre à la proie.

Les apocalypses que suscitait en lui un sommeil troublé par l'abus des longues veilles sont souvent empreintes d'un humour spontané. « Fleuries d'oiseaux moqueurs les lianes du sommeil s'enroulent à mes membres. »

Elles ont aussi et parfois sans transition, voire en même temps, un caractère religieux, se déroulent avec une ampleur épique devant ces hautes murailles qu'agite le souffle de l'inconnu. Dans ces conditions l'humour n'est plus une fin en soi mais la comédie que se donne à lui-même un esprit traqué :

Graines oléagineuses
C'est un bureau d'expertises tenu par Saint Paul
Les affaires sont dures, il a perdu son auréole et renvoyé sa dactylo.

Il n'y a point là attitude ou pastiche bien que le ton évoque le Max Jacob du Cornet à dés. *Gaillard se divertit seulement à retrouver dans ses rêves le reflet de ses propres activités quotidiennes dans les services d'une grande compagnie de navigation. Ce sont précisément de tels passages quasi prosaïques qui garantissent sa sincérité. Ils soulignent le glissement insensible du réel dans le surréel, montrent comment le poète arrive à les fondre dans une vivante unité. « Opéra fabuleux », ces fantas-*

magories du rêve sont aussi des divertissements au sens pascalien du mot tout en demeurant essentiellement des révélations. Ainsi s'anime un monde de fleurs monstrueuses, de rites étranges peuplés d'« animaux obscènes et sensibles », nouvelle saison en enfer qui connaitrait des scénarios à la Mac-Sennett comme l'amusante poursuite du lis et du cuisinier. S'ensuit-il encore une fois qu'il y ait imitation ? Non certes, puisque la technique du cinéma et celle du rêve sont naturellement analogues.

La quatrième partie de La terre n'est à personne *témoigne d'un absolu renversement des valeurs. L'humour même, cet ultime expédient, disparait. Il fait place à ce qu'il me faut bien appeler un optimisme désespéré qui trouve son couronnement dans l'acceptation de la mort. Il s'agira désormais pour Gaillard de réduire expérimentalement et non plus dialectiquement « la vision de l'être et de ses pouvoirs », de posséder cette terre qui n'est à personne en consentant à n'être plus, c'est-à-dire en se confondant avec l'objet de l'amour, l'esprit n'agissant plus mais possédant sa propre essence. Jamais depuis les troubadours telle entreprise aussi constructive et destructive à la fois n'avait été conçue. C'est ainsi qu'après une dernière imprécation contre l'être aimé, occasion et non fin de l'amour :*

A mort ! A mort toi qui n'es que matière
Et que de ces hauteurs où je me perds
Je te perde toi-même

Il renoncera à jamais au monde des sens :

La chasse à l'homme a commencé : j'aurai ma peau.
Plus loin, plus bas, règne aboli, coule un fleuve de sang chamarré de dépouilles, peau, poils, sexe et ce cadavre froid d'une raison perdue.
Sur les bords on s'amuse et allez donc porcheries pleines, la vie est là.

Il n'a pas assez de termes de mépris pour la vie facile,

pour ceux qu'Eluard stigmatise à la même époque de l'épithète de « bas-vivants ». Toute sa tendresse se reporte sur une femme mentale, « la belle malade inconnue que « de son premier cri jusqu'à son dernier râle il a cherchée et cherchera sans repos ».

Il y avait autour d'elle tout un monde incompréhensible
Enveloppée de linges blancs des pieds à la tête elle al-
[lait certainement mourir.
Soudain je compris qu'elle me reprochait d'avoir tant
[tardé à descendre :
J'en éprouvai un tel remords que la nuit s'effaça.

Abolition de la nuit qui est l'aboutissement des plus hautes expériences mystiques. La nuit est devenue jour. Les objets terrestres, les fantômes de chair s'évanouissent et le poète tombe :

« Dès que j'essayais de retenir ma chute en m'agrippant à ces apparences confuses, la forme s'en effaçait, s'évanouissait. Je m'évanouissais moi-même.

Heure par heure au cours de cette quête spirituelle qui était une lente agonie physique Gaillard s'analysa avec une impitoyable cruauté. Tantôt il cédait aux sollicitations sexuelles quitte à déchirer ce « filet trouble sur les oiseaux palpitants de la chair vaincue » et criait sa haine « toujours rompue dans une débacle de bras nus et de sexes fragiles. » Tantôt ayant recours à des remèdes empoisonnés pires que le mal divin il se découvre après chaque nuit de débauche ou de drogue « frappé de terreur et d'impuissance, ivre d'un vin glacé qui de la mémoire ne m'a délivré qu'à moitié. » Il sent que sa fin est proche, que « le couteau frappe l'inconnaissable. Il s'enfonce en cette chair abstraite et rebelle ; à mesure qu'il la pénètre je la connais » et ce sera au terme périlleux de la course la vision même de la mort, vision unique dans l'histoire de la Poésie où il y a mille poèmes admirables

sur *la mort mais pas d'exemples analogues de sensation vécue de la mort* :

Les ombres inférieures s'écartent pour te livrer passage mirage de mon plaisir, grande fleur inconsolée d'une ténèbre jamais vaincue, folle de saison, flamme de couronne, malheur du jour.
Tu montes, tu montes ; nous voilà face à face
Je m'étends, je m'étire, je grandis désespérément, je m'écartèle en vain, tu es la, fatale, implacable, toujours vaste que mon désir et de toutes parts te refermant sur lui.
Je t'échappe, tu me rejoins.
Je suis en toi, je ne suis plus ».

Quelle que soit la valeur littéraire que l'on accorde à ce texte il faut bien convenir qu'à lui seul il nous autorise à voir en André Gaillard le type même du poète engagé physiquement dans une démarche abstraite.

III

Toi qui dépeuples le silence
Laisse-moi donc enfin te nommer.

A. G.

Fidèle aux volontés de l'amour, parvenu à l'extrême limite de son propre royaume et embrassant du regard ces murailles mêmes du monde dont les anciens disaient si justement qu'elles brûlaient perpétuelles, « flammantia moenia mundi », André Gaillard mesurait mieux que personne la vanité de l'aventure. Se posséder soi-même lui parut sans doute une fin assez médiocre lui qui, en esprit bien né, devait être hanté, bien qu'il ne se l'avouât point, par cette réalité transcendantale qu'il devinait sans pouvoir l'atteindre. Mystique sans Dieu comme on disait,

alors il retrouvait pourtant à travers le Surréalisme, cette nouvelle hérésie immanentiste, des justifications théoriques de sa passion personnelle et atteignait ainsi dans le sentiment de posséder une vérité comme dans celui d'accomplir son devoir, devoir de perdition, une apparente sérénité.

D'ailleurs, n'en déplaise à certaine critique puritaine il convient de faire remarquer que chez tous les poètes, même les plus sincèrement engagés dans une aventure spirituelle, le bonheur résulte bien moins de la possession de la vérité que de l'aisance relative avec laquelle ils peuvent exprimer leurs aspirations ou déplorer leurs échecs. L'essentiel pour eux est de chanter, de faire briller une flamme haute et belle. En vérité ce qui alimente un tel bûcher compte assez peu et le Phœnix s'y couche avec cette hautaine désinvolture commune à tous ceux chez qui l'exaltation du chant, jailli cependant de la plus profonde sensibilité, a détruit toute sensibilité personnelle. Du jour où André Gaillard posséda pleinement son mode d'expression, ce ton de la voix plus significatif que tout vocabulaire il put livrer son message sans même se douter du feu qui, intérieurement le consumait. Au point de vue littéraire les quelques mois qui précédèrent sa mort furent certainement les plus féconds de sa brève existence.

Ce serait un tour de passe-passe critique assez séduisant que de montrer comment la finale de La terre n'est à personne *coïncide avec la mort physique du poète. Moralement, le rapprochement s'impose autant que Gaillard corrigeait précisément ce texte de « Si rien n'est vain » dans son petit appartement meublé de la rue des Récollettes où quelques amis inquiets de ne pas l'avoir vu paraître depuis deux jours enfoncèrent la porte et le découvrirent râlant encore sur son lit, terrassé par une congestion cérébrale. Et pourtant ce Gaillard des dernières heures, revoyant les épreuves de son deuxième livre, était*

déjà assez différent de celui qui l'avait écrit. Sa bouleversante confession s'achève en effet en 1928. *Il avait mené lui aussi « ce combat spirituel aussi brutal que la bataille d'hommes » mais il avait su laver sur sa face le sang séché, il avait su ne pas renoncer à la Poésie devant laquelle Rimbaud prit peur un jour puisque il se fit marchand. Gaillard en était venu à respirer à l'aise dans l'irrespirable, à projeter sur l'écran de ses poèmes tels que* L'ombre et la Proie *et* Les Chemins de la Passion *par l'artifice en quelque sorte de radiations aussi pénétrantes que mortelles l'image la plus tragiquement précise de lui-même et de tous les hommes. D'où le caractère de schéma, de radiographie de ces textes sans chair et sans ombre qu'anime pourtant, régulière et toujours menacée, la palpitation de la vie.*

Gaillard en proie à la belle fièvre lucide de ses derniers jours lisait à livre ouvert le texe interdit. Il baignait dans une lumière de jugement et réglait lui-même ces fatales balances que si souvent il évoque. La gageure littéraire est alors réalisée: le poète surréaliste parvient à exprimer en langage clair son être profond avec une certitude, une clarté que les pires intellectualistes pourraient lui envier. Chez Gaillard l'antinomie vérité psychologique et beauté plastique dont souffrent tous nos contemporains se trouve splendidement résolue... Il n'est que de lire les brefs poèmes de L'ombre et la proie *pour y percevoir à travers le cristal du langage le plus pur, le plus dépouillé qui soit, toutes les fabuleuses irisations de l'Inconscient. Dans le même temps le mot d'ordre de Breton, le fameux « plus de conscience » se trouve accompli et le jeu des images ne suffit plus à tromper le désir toujours plus aigu de posséder l'inconnaissable, « la vérité en une âme et un corps » :*

Nuit de mes mains refermées sur mon cœur
Quel horrible bonheur délivres-tu sans cesse
Jamais sauvé jamais vivant l'amour de mon amour
Est la seule raison d'une mise au secret.

Ainsi s'explique et se justifie le refus d'accepter les basses consolations, mais quel est le prix de cette attitude :

J'ai tout perdu croyant gagner
Je t'ai gagnée t'ayant perdue

Version nouvelle sur un plan tout psysholologique du « qui veut sauver sa vie la perdra. » Incapable de posséder à jamais « l'image informe » d'une réalité aussi secrète que mouvante, Gaillard souhaitera vainement de « gagner le jour » pour rejoindre dans une atmosphère de débacle la femme de sa vie, celle qui « dépeuple le silence » et dont toutes les ivresses du rêve ne sauraient le guérir. Gaillard a dès lors mesuré toute la vanité de l'imagination, comme Eluard il a « désensibilisé » le monde. Il saisit avec une terrible lucidité les limites de ses pouvoirs, renonce à tout. C'est l'aveu désabusé et bouleversant :

Un tombeau pour un grand cœur
Sur la terre
Sur la terre on meurt.

Passager sur cette terre dont il a senti plus vivement que n'importe quel désespéré combien elle n'était à personne, il découvrira que la mort même est « sans mystère. » Il lui livrera son cœur.

...qui bat trop fort
Trop faible et trop fidèle pour s'habituer à vivre.

Ce n'est plus on le voit le débat de «Si rien n'est vain» mais une totale acceptation. Ayant compris que l'abdication était la condition de la vie il aime mieux refuser celle-ci que de renoncer à sa réalité personnelle, de trahir les volontés de l'amour. La mort a eu ainsi toute la nécessité du suicide sans en connaître les lâchetés elle est une sorte de miracle et prend le caractère d'une démarche spirituelle.

Singulièrement exemplaire nous parait dès lors cette existence de poète. Un homme s'est dépouillé de la plupart de ses dons pour se découvrir en son existence même. Renonçant à toute activité séparée physique ou intellectuelle Gaillard, que l'on classera bien dans une école littéraire ! ne se réclamait en fait d'aucune doctrine cohérente. Si je disais qu'il se regardait vivre cette expression au sens habituel où on l'emploie ne répondrait évidemment en rien à la Passion de Gaillard. Il faut donner au terme « se regarder vivre » toute sa force, toute sa plénitude d'expérience concrète. Un homme qui se regarde vivre a-t-on songé à ce que suppose d'héroïque ferveur cette contemplation active, cette attention tendue, soutenue jusqu'à l'extrême limite des forces nerveuses ? Tentative mortelle et sans doute insensée car on ne retrouve pas impunément aux limites de la chair et de l'esprit le fil du labyrinthe, « ce nœud subtil qui nous fait hommes » selon l'expression de John Donne. Il est vraisemblable qu'il n'y eut jamais d'autre descente aux enfers que celle toute idéale de l'introspection mais, toute l'histoire de la Poésie en témoigne, ces descentes aux enfers, que les nouveaux Orphées en aient été Nerval, Rimbaud ou Gaillard, ont été plus pathétiques encore que dans le mythe traditionnel, mythe qu'elles ont d'ailleurs doué de réalité.

Tout cela on doit s'excuser de l'écrire avec une certaine sécheresse apprêtée. Il y faudrait des lettres de sang, de tremblantes langues de feu et, bouleversant de loin la phrase paisible, le vent des déserts spirituels. D'autres analyseront le mécanisme des images, la création verbale, le rythme; les historiens de la littérature feront les plus ingénieux, les plus factices rapprochements. Et pourtant, étudier le mode d'expression d'un poète c'est peut-être se préparer à mieux le comprendre, mais c'est tout aussi bien se préparer à ne plus l'entendre, car un sortilège perd tout de son pouvoir magique si la

formule en est connue de celui qui en devait subir les effets. Il n'y a pas ici, malheureusement, de Sésame de la connaissance et chacun doit jouer le jeu, mener le combat. A main nue et terriblement seul.

L'homme peut-il parvenir à la vision directe de sa propre réalité, à la possession de son amour ? Les sens lui révèlent un monde étranger que la raison fausse encore et appauvrit le rendant plus accessible, c'est-à-dire plus inhumain, puisque figé en des cadres intellectuels ou verbaux. Atteints d'une sorte d'immortelle maladie, la plupart des hommes en proie au plus constant remords mental, à la conscience de leurs abdication, se contentent d'appeler vivre leur activité sans imprévu d'automates, infatués de leur propre mécanisme. A frayer avec ceux que Lawrence appelait les morts qui vont et viennent dans la rue ils oublient le dieu intérieur. Tout désormais est sous le signe de la trahison ; il y a un mensonge derrière chaque mot, chaque geste singe un geste d'ange.

L'œuvre d'André Gaillard quel que soit le jugement littéraire que l'on soit amené à porter sur elle a du moins cet énorme mérite de traiter du seul vrai problème qui soit, celui du Salut. En chacun de ses poèmes une voix impérieuse et exigeante se fait entendre qui nous adjure de nous dépasser, de retrouver au-dela des distinctions factices notre unité personnelle, le dieu dont nous sommes faits.

...Il est bon que quelques intransigeants se lèvent qui au nom d'une certaine pureté se préoccupent de rendre à la Poésie son caractère essentiel que toutes les déformations littéraires ne doivent jamais nous faire oublier: celui de Message. Et que ce message vienne des profondeurs ou se perde voix ardente vers le désert, quelques hommes, et les seuls dignes, auront su qu'un prophète était parmi eux.

Léon-Gabriel GROS.

Sur Jérôme Cardan

Jérôme Cardan est né à Pavie en 1501. Il était le fils naturel de Fazio Cardan, jurisconsulte notoire, et d'une veuve avec des enfants. Enfance maladive à Moirago, puis à Milan. Brillantes études à Pavie et à Padoue, où il obtint en 1526 son diplôme de docteur en médecine. Mais le diplôme de docteur ne suffit pas pour exercer la profession médicale ; il faut aussi être agréé par le collège des médecins de la ville où l'on veut exercer. Et, n'ayant pu obtenir cet agrément des médecins de Milan, Jérôme Cardan se voit obligé pendant treize ans de traîner une existence difficile dans de petites villes lombardes, à Sacco d'abord, puis à Gallarate.

En 1539, il est enfin agréé par le collège des médecins de Milan. Et, en 1544, il est nommé professeur de médecine à Pavie. Sa réputation s'établit vite et il reçoit de brillantes sollicitations, qu'il décline d'ailleurs, de personnages très importants. Pourtant en 1552, il accepte de se rendre à Edimbourg pour apporter ses soins à John Hamilton, régent d'Ecosse. Chemin faisant, il s'arrête à Londres et tire l'horoscope du roi d'Angleterre. Cardan prédit au roi une longue vie avec de grandes prospérités. Or, le roi s'avisa de mourir l'année suivante. Cardan refit ses calculs et trouva que ce prince avait eu raison de mourir comme il avait fait et qu'un moment plus tôt ou plus tard, il n'aurait pas été dans les règles.

De retour en Italie après une année de promenade, il reprend son enseignement à Pavie. C'est alors qu'en 1560, son fils aîné, Jean-Baptiste, accusé d'avoir donné du gateau empoisonné, non sans succès d'ailleurs, à sa femme en couches, est condamné à avoir la main droite, puis la tête tranchées : Ces ennuis de famille sont toujours désagréables.

Trois ans après le drame, Cardan abandonne la chaire de Pavie et va enseigner la médecine pratique

à Bologne. Mais la malchance le poursuit. Sous prétexte de dettes de jeu, en réalité parce qu'il professe ouvertement des opinions hérétiques, il est arrêté et jeté en prison pendant 70 jours. Relaché, il doit promettre de ne plus écrire et de ne plus professer. Sur cette promesse, il obtient du pape une invitation à venir habiter Rome où il meurt en 1576.

Le personnage ne paraît pas, à l'usage, très différent du Cardan légendaire tel qu'il est décrit dans « Les Fiancés », de Manzoni. C'est, d'après les nombreux portraits autobiographiques, un petit homme paraissant plus que son âge, le visage ridé, le nez camus, s'habillant mal, la voix glapissante. Extrêmement vaniteux, immodéré dans ses entreprises, mage à ses heures, se traînant dans la boue à d'autres. Masochiste, il se mord les bras, s'inocule des maladies, se frappe avec une baguette, et, lorsqu'il s'est agréablement fustigé, « Alors, dit-il, je cherchais des consolations dans la raison. » Bourré de superstitions, religieux par calcul, crédule, mais conscient de sa crédulité, dans le même état d'esprit que l'italien parle de la « jettatura », le mauvais sort. « Je n'y crois pas, mais.... cela existe. »

Sa fécondité fut légendaire. Ses œuvres complètes ont été publiées à Lyon par le médecin Charles Spon et ne comprennent pas moins de 222 écrits. L'ensemble représente dix volumes in-folio au texte serré sur deux colonnes. Encore Cardan assure-t-il qu'à deux reprises, il jeta lui-même au feu les écrits qui lui paraissaient secondaires.

Que contiennent ces dix in-folios ? Il y a à boire et à manger là-dedans. « J'ai étudié, écrit Cardan, diverses disciplines : la Dialectique, la Géométrie, l'Arithmétique, la Musique, l'Astrologie et ses deux branches, celle qui s'occupe de la divination et celle qui concerne l'influence des astres sur les actions humaines; également l'Optique, la Métoposcopie, l'Agriculture, l'Architecture, la Géographie, la Médecine, la Philosophie Naturelle et ses deux méthodes, d'une part celle qui vient d'Aristote et qui traite des choses manifestes, d'autre part celle qui traite des choses profondes et mystérieuses et que l'on appelle Magie. J'ai écrit en outre sur l'art de tirer des prédictions des songes, sur la manière de gouverner un état, sur la Théologie

suprême et sur la Morale.» En fait, il fut mathémathicien, quoique sa découverte la plus importante, la formule de résolution des équations du troisième degré, il l'ait apprise (ou prise, la question est controversée) d'un autre mathématicien, Tartaglia. Il fut physicien (la suspension « à la cardan »), médecin, pédagogue, métaphysicien bien sûr, physiognomoniste, théologien, moraliste. Il a laissé des traités d'harmonie, des traités sur les jeux de hasard. Il a rédigé les premiers principes de la comptabilité et l'« Association des Comptables de France » a songé, récemment, à honorer sa mémoire. Il a écrit un « Eloge de Néron », un « Eloge de la goutte », la biographie de Saint-Martin, la biographie de la Vierge, cette autobiographie enfin « petit nombril de mes écrits, dit-il, que j'ai rédi-
« gée pour mon plaisir et pour la conscience du de-
« voir envers mon prochain. »

La première édition du « De Propria Vita » vit le jour à Paris en 1643 chez le libraire Jean Villery (1), par les soins de Gabriel Naudé, médecin et érudit français, plus tard organisateur de la Bibliothèque Mazarine. Naudé avait vécu à Rome de 1633 à 1642 en qualité de bibliothécaire du Cardinal Bagni, puis du Cardinal Barberini. Il reçut, écrit-il à son correspondant Peiresc, l'autobiographie cardanienne dès mains « du medico Croce, en reconnaissance de ce qu'il lui avait dédié la première de ses questions, et pour lui il l'avait eue du Cardinal Bevilacqua qu'il avait longtemps servi. » (2)

Dès son retour à Paris, Naudé publia le « De Propria Vita » qui porte en sous-titre cette indication : « Ex biblioteca Gabrieli Naudaei ». Naudé faisait précéder le texte d'une préface et d'un choix de jugements d'auteurs contemporains relatifs à Cardan.

Une deuxième édition de l'ouvrage, collationnée sur l'édition précédente — car, à partir de 1643, on perd définitivement la trace du manuscrit — parut en 1654 à Amsterdam, chez le libraire Jean Ravestein. (3)

---

(1) Hieronymi Cardani... De Propria Vita Liber (cum G. Naudaei de Cardano judicio). Parisiis apud J. Villery, 1643, in-8, 374 pages.

(2) Lettre à Peiresc (citée dans Tamizey de Laroque, Les Correspondants de Peiresc. Paris 1887, p. 71.)

(3) Hieronymi Cardani... De Propria vita liber (Cum G.

La troisième et dernière édition du « De Propria Vita » est constituée par sa publication en tête des Œuvres Complètes de Cardan éditées à Lyon par Charles Spon en 1663. (4)

L'ouvrage est écrit dans un latin de très mauvaise époque, elliptique et ponctué de manière fantaisiste.

Il ne semble pas qu'un impitoyable souci de composition ait gêné l'auteur de ces mémoires dans son désir d'éviter « les feintes et les attitudes professorales ». Cependant il suivait un plan et il en indique le principe dans le chapitre liminaire du « De Propria vita. » « Je ne veux que décrire ici, dit-il, les événements auxquels j'ai pris part, ainsi que ceux auxquels ont pris part mes élèves, et tout spécialement Hercule Visconti, Paul Eufonia et Rodolphe Silvester. Ces évènements ont été ensuite regroupés par moi en chapitres, et ordonnés de manière à en former un livre ». Ainsi, comme un collectionneur de fiches, au moment d'aborder un nouveau sujet d'étude, Cardan aurait prévu à son autobiographie un certain nombre de chapitres. En possession de ce cadre, il aurait ensuite noté à l'intérieur de chacun des chapitres les détails qu'il retrouvait au petit bonheur de sa mémoire, sans se préoccuper autrement de leurs liens logiques avec les notes qui les précédaient immédiatement.

Une autre indication laisserait au contraire supposer que l'auteur a écrit son autobiographie d'un seul trait de plume : ce sont les dates de rédaction, d'ailleurs peu nombreuses, qu'il a glissées, chemin faisant, au cours de sa rédaction. Or, ces dates se suivent chronologiquement depuis le début jusqu'à la fin du livre : en septembre 1575, Cardan rédige le chapitre IV. Le 1er Octobre 1575, il rédige le chapitre XXXVI. Le 16 Novembre 1575, il en est au chapitre XLIV. Et le 28 Avril 1576, il atteint le chapitre XLIX.

Par la comparaison des encres et des écritures, le manuscrit seul pourrait nous éclairer. En l'absence de ce document, nous supposerons que Cardan a succes-

---

Naudaei de Cardano judicio). Adjecto hac secunda editione de præceptis ad filios libello Amstelaedami, apud J. Ravesteinium 1654 in-12, pièces liminaires, 288 p.

(4) Opera Omnia. Lugduni cura Caroli Sponii sumptibus, J. A. Huguetan et M. A. Ravaud 1663.

sivement eu recours aux deux méthodes précédentes. C'est ainsi que, depuis son arrivée à Rome, il aurait médité de rédiger ses mémoires, et, à cet effet, constitué un certain nombre de fiches concernant sa propre existence. Puis, à partir des derniers mois de 1575, se sentant menacé, il aurait essayé, sinon de rédiger ces fiches, du moins de les ordonner; au cours de cette révision, il aurait noté les quelques dates que nous indiquions plus haut.

Les notes autobiographiques qui suivent forment six chapitres de cette confession qui en contient cinquante-quatre (mes demeures, mon alimentation, mes règles de vie, mon costume, mes amis, mes ennemis, etc...) On a rien à ajouter à la parole d'un homme qui se raconte avec cette complaisance et cette précision. Si l'on veut absolument présenter des gens les uns aux autres, c'est chez Beyle qu'il faut se rendre ou chez les écrivains ayant fait usage de freudisme et qui mettent à se dénigrer eux-mêmes une certaine bonne volonté.

Michel SIMON.

Notes Autobiographiques

STATURE ET ASPECT EXTERIEUR (1)

Je suis petit ; mes pieds sont courts, larges à l'insertion des doigts, et si cambrés que j'ai du mal à trouver des chaussures toute faites et que je suis obligé de les faire faire sur mesure. J'ai la poitrine un peu étroite ; les bras plutôt maigres. J'ai une main droite trop épaisse, avec des doigts difformes, qui font dire aux chiromanciennes que je suis rustre et idiot : ce dont elles eurent honte lorsqu'elles firent ma connaissance. Dans cette main, la ligne de vie est courte, la ligne de Saturne est longue est bien marquée. Au contraire, ma main gauche est belle ; les doigts en sont longs, arrondis et gracieux ; les ongles en sont splendides. J'ai le cou plutôt long et maigre, le menton divisé, la lèvre inférieure gonflée et pendante, les yeux petits, presque fermés, excepté lorsque je regarde fixement quelque chose. Sur la paupière de l'œil gauche, j'ai une petite tache grosse comme une lentille, mais il faut vraiment le savoir. Mon front est large et sur les côtés du front, auprès des tempes, je n'ai plus de cheveux. Ceux-ci, lorsque j'en avais, étaient châtains, comme ma barbe. Je porte d'habitude les cheveux coupés ras, la barbe courte, divisée en deux parties, comme le menton ; cependant toute la partie de cette barbe qui était sous le menton, abondait en poils très longs ; de sorte qu'à cet endroit, j'avais l'air extrêmement barbu. Avec l'âge, ma barbe a changé de couleur; mes cheveux ont moins changé. Mon verbe est haut, si haut que je me le suis entendu reprocher par des personnes qui se disaient mes amis ; ma voix est âpre et sonore, et cependant elle ne portait pas jusqu'au fond de la salle, lorsque je faisais mes cours. Ma manière de parler est

(1) Chap. V.

excessive et n'a rien de suave. Mon regard est fixe, comme celui d'un penseur. J'ai les dents supérieures de devant grandes. Mon teint, de pâle qu'il était, est devenu coloré. Mon visage est long, mais sans exagération ; l'arrière de mon crâne va se rétrécissant, jusqu'à former une petite sphère. Au demeurant, il n'y a dans mon physique absolument rien d'extraordinaire et les nombreux peintres venus de très loin pour faire mon portrait ne savaient qu'inventer pour qu'on me reconnût sur leur toile. J'oubliais : à la partie inférieure de la gorge, j'ai une tumeur en forme de petite boule dure, mais à peine visible, qui vient de la famille de ma mère.

MŒURS, VICES SPIRITUELS ET ERREURS (1)

... Je connais bien mon caractère : je suis véhément, naïf et sensuel; de ces traits principaux découlent la cruauté, l'obstination dans les querelles, la rudesse, l'imprudence, la colère, le désir et la volonté de me venger au-delà de la limite de mes forces. Je donne ainsi raison au principe que beaucoup condamnent, du moins en parole : « La vengeance est un bien plus agréable que la vie même. » D'une manière générale, je n'ai pas voulu faire mentir en ce qui me concernait le dicton qui dit que « Notre nature incline au mal ».

Et pourtant je suis sincère, fidèle aux bienfaits, passionné de justice, dévoué aux miens, dédaigneux de l'argent.

Je cultive la gloire d'outre-tombe.

Généralement je ne tiens aucun compte des sujets médiocres et à plus forte raison des petites choses ; cependant, comme je sais l'importance des infinitésimaux au début d'une entreprise, je n'ai pas l'habitude de m'en désintéresser.

Enclin par nature à tous les vices et à toutes les mauvaises actions, je reconnais, en dépit de mon orgueil, mes défauts, mieux que quiconque.

Par respect pour la divinité, et aussi parce que je sais comme cela a peu d'intérêt, je néglige délibérément les occasions qui se présentent de me venger.

---

(2) Chap. XIII.

Je suis timide ; j'ai le cœur froid, la tête chaude ; je suis plongé dans une continuelle méditation ; mon cerveau roule de vastes et de nombreuses, et aussi d'irréalisables pensées; je ne puis aussi appliquer mon esprit à deux objets simultanés.

Ceux qui me reprochent mon bavardage et mon excessive vanité, m'accusent de défauts qui ne sont pas miens. Je me défends seulement, je n'accuse personne. Pourquoi d'ailleurs irais-je me mettre en peine alors que je ne cesse de proclamer le néant de cette existence. Ce qui n'est qu'une justification, mes ennemis l'appellent un encensement : ils sont donc à ce point surpris que l'on ne soit pas un scélérat !

J'ai habitué les traits de mon visage à passer à mon gré d'une expression à l'expression contradictoire. Mais, si je puis simuler, je ne sais pas dissimuler. A moins qu'il ne s'agisse du sentiment du désespoir : car je me suis exercé à cette pratique avec le plus grand soin pendant quinze années et j'en suis devenu maître. C'est ainsi que je sors quelquefois vêtu comme un misérable et quelquefois comme un élégant; quelquefois je suis silencieux, loquace un moment plus tard ; quelquefois je suis joyeux, et bientôt mélancolique : en effet, pour les raisons que je viens d'exposer, les sentiments contradictoires en moi se superposent.

Dans ma jeunesse, je ne donnai que peu d'attention aux soins extérieurs de ma personne : j'avais bien d'autres sujets d'occupation.

Ma démarche est irrégulière, quelquefois vive, quelquefois lente.

A la maison, je porte les jambes nues jusqu'au talons (1).

Je suis peu religieux.

Et très emporté dans mes propos, surtout lorsque je suis en colère, au point d'en avoir ensuite honte et dégoût. Et pourtant, malgré mon désir de repentir, j'ai trouvé bien lourds les châtiments que j'ai dû subir de la part de tous pour expier cette honteuse vie de Sardanapale, que je menai à l'Université de Padoue, pendant l'année de mon rectorat.

---

(1) D'après de Thou, Cardan se promenait souvent — et Cardan avait alors plus de cinquante ans — vêtu d'un « kilt » écossais rapporté par lui d'Edimbourg. (cf. Bayle, Dictionnaire, article de Cardan).

Pour associer une louange à ma honte, une vertu à mes méfaits, j'ajoute que j'ai toujours tout supporté avec patience et philosophie et que je me suis toujours efforcé de m'amender. Que l'on m'excuse si je parle ainsi de moi, mais j'y suis obligé : je serais vraiment un ingrat si je ne reconnaissais les grâces de Dieu et je le serais encore plus si je voulais parler des châtiments que je me suis infligés, sans rien dire du genre de vie qui me les a imposés. D'autant plus que tous ces méfaits n'ont pas l'importance qu'on veut bien dire. Ce sont de toutes petites choses, des futilites: il en est d'eux comme des ombres au coucher du soleil, qui semblent immenses, mais sont en réalité vaines et aussitôt effacées. Dans le jugement que l'on portera sur moi, on se montrera plus équitable si l'on n'y met aucune mauvaise volonté, si l'on songe qu'il ne m'est pas possible de dire ici dans quel esprit, sous la contrainte de quelles nécessités et de quelles circonstances j'ai été obligé d'agir et combien de tourments mes erreurs m'ont déjà apportés; si l'on songe aussi que d'autres personnes, sans y être comme moi forcées et sans s'en repentir ni intimement, ni publiquement, en ont commis de bien pires et que ces mêmes personnes bien loin de tenir compte des bienfaits reçus, s'en montrent tout à fait oublieuses.

Mais continuons : je reconnais comme un de mes défauts les plus singuliers et les plus graves celui, au lieu de me taire, de dire précisément ce qui peut être désagréable à mon interlocuteur et de persister dans ce jeu sciemment et volontairement, non sans ignorer comme ce seul trait m'a fait d'ennemis. La puissance d'une disposition naturelle est bien grande, lorsqu'elle est associée à une longue habitude ! J'évite toutefois d'en user avec mes bienfaiteurs et avec les personnages influents, estimant suffisant de ne pas les aduler ou du moins de ne pas les flatter.

Je ne suis pas moins inconsidéré dans les problèmes de la vie quotidienne, quoique je sache très bien au fond ce qu'il faudrait et ce qu'il serait avantageux de faire. L'on trouverait difficilement quelqu'un de plus buté que moi dans cette mauvaise habitude.

Je vis le plus solitairement que je puis, quoiqu'un tel genre d'existence soit condamné, je ne l'ignore pas, par Aristote. Il dit en effet : « L'homme dans la solitude est une bête ou un dieu ». Mais je me suis déjà expliqué à ce sujet.

Autre trait déraisonnable et qui ne m'a pas causé moins d'embêtements : je garde chez moi des gens dont je sais non seulement qu'ils me sont parfaitement inutiles, mais qu'ils me font honte. Et de même pour tous les animaux reçus en présent, boucs, agneaux, lièvres, lapins, cigognes, qui finissent par empester ma maison.

J'ai souffert aussi du manque d'amis, principalement d'amis fidèles. Et j'ai commis de nombreuses, que dis-je, d'innombrables gaffes en racontant ce que je savais quand il le fallait et aussi quand il ne le fallait pas. Il m'est même arrivé d'offenser des personnes dont je m'étais proposé de prononcer la louange: c'est ce qui m'advint par exemple avec le très érudit Aimar de Ranconet, président de la Cour d'Appel de Paris. Et de semblables fautes, je les ai commises non seulement par étourderie ou par ignorance des qualités et des situations d'autrui (ce qu'il m'aurait été difficile d'éviter), mais par inobservance de certaines règles que j'ai apprises par la suite et auxquelles les personnes qui vivent en société sont généralement exercées.

J'ai le jugement trop rapide et pour cette raison mes décisions sont précipitées ; dans tout ce que je fais, je ne souffre aucun retard. Mes concurrents se sont bien aperçus que je suis imbattable lorsque j'ai du temps devant moi et ils s'arrangent toujours pour m'obliger à me presser : je les reconnais dans de telles conjonctures, les évite comme des adversaires jaloux et les considère comme des ennemis (ce qu'ils sont en réalité).

Si je ne m'étais habitué à ne jamais regretter une action entreprise en connaissance de cause, même si l'issue en est malheureuse, j'aurais été vraiment à plaindre. Mais il faut dire que la plupart de mes infortunes ont eu pour cause l'épaisse sottise, l'infâmie de mes fils et la lâcheté de mes proches parents, dévorés entre eux par la jalousie, vice particulier à ma famille et d'ailleurs courant dans les petites villes de province.

Dès ma jeunesse, j'ai eu la passion des échecs : cela m'a permis de faire la connaissance de François Sforza, duc de Milan, et m'a valu l'amitié de nombreux nobles. Mais, comme je me suis livré assidûment à ce jeu pendant de nombreuses années, — presque quarante —, il m'est difficile d'évaluer la part de patri-

moine qu'il m'a fait gaspiller, sans m'apporter par ailleurs aucun avantage précis. Le jeu de dés m'a coûté encore beaucoup plus cher ; j'en enseignai la pratique à mes fils ; et ma demeure était souvent transformée en tripot. Je n'avais pour m'abandonner à cette passion aucune excuse, si ce n'est la misère des miens et le fait aussi que pour ce genre d'exercice, je n'étais pas tout à fait maladroit. Il s'agit ici d'un défaut commun à tous les hommes. Mais les uns ne veulent pas entendre parler; et les autres — en sont-ils les plus dignes et les plus sages — ne tolèrent pas ce défaut. Qu'arriverait-il si quelqu'un se tournait vers les rois de la terre et leur criait ces mots : « Qui parmi vous peut se vanter de n'avoir pas mangé des poux, des mouches des punaises, des vers de terre, des puces et les fientes les plus abjectes de vos propres ministres ? ». Même si ces paroles faisaient allusion à des événements précis, quel sort leur réserverait-on ? Et cependant ne pas vouloir savoir ce que l'on sait, étouffer la vérité par la force, n'est-ce pas ignorer sa condition ? Ainsi en agissons-nous avec nos péchés et avec beaucoup d'autres déchets de nous-mêmes : tout ce qui en nous est odieux, vain, confus, incertain, est destiné à périr, comme les fruits pourris se détachent de l'arbre.

Je n'ai pas la prétention d'avoir apporté sur ce sujet quelque nouveauté ; j'ai mis à nu la vérité.

MES DISTRACTIONS

J'aime les petits couteaux et les poinçons pour écrire : j'ai dépensé pour ceux-ci plus de vingt couronnes. J'ai dépensé aussi beaucoup d'argent pour me procurer toutes les espèces de plumes ; et j'ose dire que je ne donnerais pas pour deux cents couronnes mon arsenal d'écrivain. J'aime également les pierres précieuses, les petits vases, les corbeilles de bronze et d'argent, les petites sphères de verre peint, les livres rares, assez peu la natation, énormément la pêche et je m'y suis adonné avec passion pendant mon séjour à Pavie. Ah ! Pourquoi ma vie a-t-elle changé

(1) Chap. XVIII.

depuis ! J'aime également les livres d'histoire, et, parmi les auteurs philosophiques, Aristote et Plotin; également les livres qui traitent d'inventions mystiques et les livres de médecine; parmi les poètes italiens, Pétrarque et Luigi Pulci. Je préfère la solitude à la vie en société, parce que je n'ai rencontré dans le monde que très peu de personnes honnêtes et presque pas de personnes instruites. Je ne dis pas cela pour exiger de chacun la culture (qui est d'ailleurs dans son ensemble bien relative), mais je voudrais savoir qui a le droit de me faire perdre mon temps : c'est la chose que je déteste le plus au monde.

PEREGRINATIONS (1)

J'ai visité, en plusieurs voyages, presque toute l'Italie, excepté Naples, les Pouilles, et les régions avoisinantes. J'ai vu l'Allemagne, surtout l'Allemagne du Sud, la Suisse et le canton des Grisons. J'ai vu aussi la France, l'Angleterre et l'Ecosse, et je veux ici raconter à quelle occasion je fis ce voyage.

John Hamilton, archevêque de Saint-André dans la capitale de l'Ecosse, frère adultérin du Régent et, de plus, légat et primat du Pape, John Hamilton souffrait de l'asthme. Les accès s'étaient succédé d'abord à de longs intervalles; puis, lorsque vint la quarantaine, ils se répétèrent tous les huit jours, et si violents que le malade pensait chaque fois expirer : il faut d'ailleurs ajouter qu'il était soulagé en vingt-quatre heures, sans remèdes ou presque. Il avait consulté sans succès les médecins de Charles-Quint et ceux d'Henri II. Tant et si bien qu'ayant entendu parler de moi, il me fit parvenir à Milan, par le truchement de son médecin, deux cents écus d'or pour me permettre de me rendre à Lyon ou au besoin à Paris où il serait venu lui-même me rejoindre. A ce moment, comme je l'ai dit plus haut, je n'avais pas de poste dans l'enseignement : j'acceptai avec joie l'occasion qui s'offrait à moi. Et c'est ainsi que, le 22 février 1552, je me mis en route. Par Domodossola, le Simplon, Sion, j'atteignis Genève ; bientôt, j'abandonnai les rives du lac Léman et, le 13

(1) Chapitre XXIX.

Mars, sixième jour du Carnaval de Milan selon le comput ordinaire, j'arrivai à Lyon. J'y demeurai quarante-six jours sans apercevoir ni l'archevêque, ni son médecin, que j'attendais. Je me trouvai cependant remboursé de mes frais de séjour par mes honoraires. J'y rencontrai l'illustre milanais Louis de Birague, avec lequel je me liai d'étroite amitié et qui me proposa un traitement de mille couronnes par an, si je consentais à entrer au service du vice-roi Brissac. Mais, sur ces entrefaites, arriva William Casanate, le médecin de l'archevêque. Il m'apportait trois cents nouvelles couronnes, afin que je me rende en Ecosse; il m'offrait en outre de subvenir à mes frais de route et me promettait de nombreux autres présents.

En bateau, par la Loire, je me rendis donc à Paris. J'eus la chance d'y rencontrer Oronce Fine qui d'ailleurs refusa de me rendre visite. Sous la conduite de Pietro Magni, je visitai le trésor des rois de France dans la Basilique de Saint-Denis; ce trésor est au-dessous de sa réputation; cependant cette visite eut pour moi un intérêt plus grand que je ne l'aurais imaginé, car j'y vis une corne entière de licorne (1). D'autre part j'eus un entretien avec les médecins du Roi et pris un repas avec eux; mais ils ne purent obtenir de m'entendre au cours du repas parce qu'avant le dîner ils avaient voulu que je parle en premier. Je me liai d'amitié avec Jean Fernel, avec Silvius et avec un autre médecin du Roi. Puis je poursuivis mon chemin. J'atteignis Boulogne, d'où, escorté de quatorze cavaliers en armes et de douze fantassins — c'était une idée du prince de Sarepont —, je me rendis à Calais. J'y admirai la tour de César qui s'y dresse encore; puis, je franchis le détroit, traversai Londres, me présentai enfin le

(1) La corne entière de licorne n'est pas en effet un objet courant. Pour s'en procurer, il faut d'abord faire venir une jeune fille innocente « au lieu où on scet que la beste repaist et fait son repaire. Si la licorne la veoyt, et soit pucelle, elle va se coucher en son giron sans aucun mal lui faire, et illec s'endort. Alors viennent les veneurs qui la tuent au giron de la pucelle. Aussi, si elle n'est pucelle, la licorne n'a garde d'y coucher, mais tue la fille. » (Ancien manuscrit de St-Germain-des-Prés, N° CXXXVII, reproduit dans Berger de Xivrey, Traditions tératologiques, Paris, 1836).

29 juin devant l'archevêque d'Edimbourg. Je demeurai auprès de celui-ci jusqu'au 13 septembre et reçus de lui, outre quatre cents écus d'or, un collier d'une valeur de 125 écus, un superbe genêt d'Espagne et de nombreuses autres récompenses: aucun de ceux qui m'accompagnaient ne s'en retourna les mains vides.

Au retour, je traversai le Brabant et les Flandres, je vis Gravelines, Anvers, Bruges, Gand, Bruxelles, Louvain, Malines, Liège, Aix-la-Chapelle, Cologne, Coblentz, Clèves, Andernach, Mayence, Worms, Spire, Strasbourg, Bâle, Neustadt, Berne, Besançon, les Alpes Rhétiques où sont les villes de Coire et de Chiavenna; enfin, longeant le lac de Côme, j'arrivai à Milan le 30 décembre 1552.

Parmi toutes ces villes, je ne m'arrêtai un peu longuement qu'à Anvers, Bâle et Besançon. Les Anversois en particulier voulaient à toute force me retenir. A Londres, j'eus un entretien avec le Roi; j'acceptai de lui cent écus et en refusai cinq cents (d'aucuns disent mille écus, je ne pus savoir au juste) parce que je ne voulais pas souscrire au titre que s'arrogeait ce monarque au préjudice du Pape (2). En Ecosse, je me liai d'étroite amitié avec le Prince de La Celle, Ambassadeur de France. A Bâle, il s'en fallut de peu, si je n'avais été mis en garde par Gulielmo Grataloro, que je ne logeasse dans un hôpital de pestiférés. A Besançon, je fus accueilli avec cordialité, comme je l'ai raconté d'autre part, par l'évêque de Lisieux et reçus de lui des riches présents, comme d'ailleurs un peu partout.

En résumé, si l'on veut faire le compte des endroits que j'ai habités jusqu'à ce jour, je suis demeuré pendant quatre années à Rome, neuf années à Bologne, trois années à Padoue, douze années à Pavie, les quatre premières années de ma vie à Moirago, une année à Gallarate, près de six années dans la petite ville de Sacco, presque trente-deux ans, en trois fois, à Milan; enfin, pendant trois ans, j'ai, si l'on peut ainsi dire, flâné.

---

(2) Le titre de « defensor fidei ».

DE QUELQUES-UNS DE MES DONS NATURELS PARMI LESQUELS LES SONGES (1)

Un des premiers indices de l'anormalité de ma nature fut de naître avec des cheveux longs, noirs et crépus: ce n'est pas absolument miraculeux si l'on veut, mais c'est tout de même assez extraordinaire. Et ce l'est encore davantage si l'on tient compte que je vins au monde presque exsangue.

Le second symptôme m'apparut à l'âge de quatre ans et se conserva à peu près trois années: par ordre de mon père, je devais me tenir au lit jusqu'à la troisième heure du jour et, comme je me réveillais toujours trop tôt, je m'emplissais les yeux d'un réjouissant spectacle que je n'ai jamais attendu en vain: je voyais en effet diverses visions de corps aériens (la matière en était faite d'anneaux comme ceux des cottes de maille, quoique, de telles cottes de maille, je n'en avais encore jamais vues). Elles surgissaient en demi-cercle de l'angle droit du fond de mon lit, et s'effaçaient lentement à l'angle gauche de mon lit jusqu'à disparaître complètement: il y avait là-dedans des forteresses, des maisons, des animaux, des chevaux flanqués de leurs cavaliers, des brins d'herbe, des arbres, des instruments de musique, des théâtres, des hommes de diverses conditions et diversement habillés; je me souviens particulièrement de trompettes qui semblaient jouer de leurs instruments, quoiqu'aucune voix, ni aucun son n'en sortit : et aussi de soldats, de foules, de champs, de formes d'êtres que je n'avais encore jamais vues : et de bosquets et de forêts, et d'autres visions que j'ai oubliées, et de temps en temps aussi un tas de choses diverses faisant irruption en même temps et à toute vitesse, mais dont chacune demeurait distincte. Toutes ces choses étaient transparentes, mais pas assez pour sembler irréelles, ni assez opaques pour que le regard ne les traversât pas. Au milieu de cercles opaques, il y avait des espaces tout à fait transparents. Je me délectais de ce spectacle et je regardais ces miracles avec des yeux extasiés ; tant et si bien qu'un jour ma tante me demanda si je voyais quelque chose; moi, dans ma petite cervelle

(1) Chap. XXXVII.

d'enfant, je me tins ce raisonnement : « Si je parle, on s'indignera de la cause de ce spectacle et on me supprimera cette fête. » Car c'était vraiment une fête: il y avait différentes fleurs, et des quadrupèdes et des oiseaux de toute espèce; à vrai dire, à toutes ces belles visions manquait la couleur; elles semblaient faites d'air. Et moi qui pourtant n'ai jamais eu l'habitude de mentir, ni dans ma jeunesse, ni dans ma vieillesse, je demeurai un long temps sans répondre. Alors ma tante insista : « Dis-moi, mon petit, qu'est-ce que tu regardes avec des yeux comme cela? » Je ne me souviens plus si j'ai répondu quelque chose, mais je crois bien que je n'ai pas répondu du tout....

SONGES (1)

Et ne doit-on pas admirer que mes songes correspondissent si bien à la réalité ? Je préférerais ne pas en faire du tout mention ici. A quoi bon, en effet ? Je ne citerai que les plus clairs et qui ont eu une influence décisive sur les tournants de mon existence (2).

---

(1) Chap. XXXVII.

(2) Cardan a beaucoup pratiqué les rêves. Il faisait des rêves prolongés pendant lesquels il intervenait, raisonnait, parlait, désirait, écartait de lui les images désagréables, appelait au contraire à lui les images affectueuses. Il tirait de ces songes des avertissements précis pour son existence à venir et même, ce qui était évidemment plus contestable, pour l'existence des malades qu'il était en train de soigner.

Surtout précieuses sont ses observations sur le langage dans les songes et les associations d'images provoquées par les mots. Il en est ainsi dans ce songe que Cardan rapporte dans son traité sur les Songes et dont le jeu de mots n'est d'ailleurs valable qu'en latin. « Matteo Ferrari Gradi raconte qu'un cavalier, lorsqu'il rêvait qu'il mangeait, éprouvait des douleurs de calcul. Et, s'il lui semblait qu'il mangeait des nourritures lourdes à digérer, ses douleurs se prolongeaient pendant plusieurs jours. Et en voici la raison : le verbe « degustare » s'applique aussi bien aux douleurs qu'aux aliments ». (Synesiorum somniorum - Ed. Spon, Tome V - Liber quartus p. 714.)

Celui-ci par exemple — un rêve du matin — que j'eus vers 1534, alors que je n'avais pas encore de situation et que tout allait pour moi de mal en pis. Je rêvais que je courais au pied d'une montagne qui s'élevait à ma droite; et autour de moi courait une immense foule de gens de toute condition, de tout sexe, de tout âge, femmes, hommes, vieillards, enfants, petits-enfants, riches et pauvres, dans les costumes les plus divers. Je m'inquiétai de savoir où nous courions tous ainsi. Et quelqu'un me répondit : « Nous courons à la mort ». A ce moment la montagne se trouvait à ma gauche. Atterré par la réponse que l'on m'avait faite, je rebroussai chemin, de manière à avoir la montagne à ma droite. La moitié de celle-ci, jusqu'à l'endroit où je me trouvai, était couverte de sarments de vigne aux rameaux arides, comme ils le sont à la fin de l'automne, lorsque les vendanges sont faites. Me retenant donc à ces sarments, je commençai l'ascension de la montagne. Ce me fut pénible au début parce que les premières pentes de cette montagne ou plutôt de ce coteau étaient abruptes. Mais, franchies ces premières pentes, la montée devint facile, grâce aux sarments de vigne. J'allais atteindre le sommet de la montagne, pressé par le désir de poursuivre mon chemin, lorsque se dressa devant moi une muraille de rochers lisses et escarpés; et peu s'en fallut que je ne me précipitasse en un gouffre sombre et profond, gouffre si redoutable que le souvenir seul de ce songe vieux de quarante années m'agite encore et me fait frisonner. Je pris par la droite où s'étendait une pente couverte seulement de bruyère. J'allais, fouetté par l'épouvante sans trop savoir où mes pas me dirigeaient, et tout à coup je me trouvai sur le seuil d'une chaumière couverte de paille, de joncs et de roseaux: je tenais par la main droite un enfant qui pouvait avoir dans les douze ans et qui était vêtu d'un costume couleur de cendre. A ce moment cessèrent à la fois mon sommeil et mon rêve.

Ce songe m'annonçait évidemment l'immortalité de mon nom, mes efforts incessants et considérables, mon emprisonnement ainsi que les inquiétudes et les douleurs qui seraient mon lot. Le sol pierreux m'avertissait que la vie me serait pénible, l'absence d'arbres et de végétation utile signifiait qu'elle serait infructueuse, et cependant sereine, égale, clémente. Ce

rêve laissait présager également la gloire que me préparaît la postérité, puisque, chaque année, la vigne donne une vendange L'enfant, s'il s'agissait de mon esprit protecteur, était un présage de bonheur, car je le tenais fermement par la main; s'il s'agissait de mon fils, c'est que le songe devait être interprété de manière moins favorable. La maison dans la solitude, c'était l'espérance enfin du repos. Quant à l'épouvantable précipice, il se rapporte probablement à l'aventure de mon fils qui mourut à la suite de son mariage. Il eût été invraisemblable de penser que mon rêve ne fit pas allusion à cet évènement. Ce rêve, je l'eus à Milan.

Voici un autre songe que j'eus à peu de temps de là : je rêvai que mon âme se trouvait dans le ciel de la lune. Mon âme était détachée de son corps; et solitaire, et elle s'en plaignait. Et tout à coup j'entendis la voix de mon père qui me dit : « Dieu m'a donné à toi pour te servir de guide. Tout cet espace est rempli d'âmes invisibles pour toi comme je te suis moi-même invisible, mais tu n'as pas le droit de leur adresser la parole Tu demeureras dans ce ciel pendant 7.000 années, puis autant de temps dans chacun des sept ciels jusqu'au huitième. Ensuite tu parviendras au royaume de Dieu. »

Et voici l'interprétation que je donnai de ce rêve. L'âme de mon père, c'était mon esprit protecteur : que peut-on en effet imaginer de plus affectueux et plus satisfaisant que l'âme de son père ? La lune représentait la grammaire. Mercure, la géométrie et l'arithmétique. Vénus, la musique, la science divinatoire et la poésie. Le Soleil, la morale. Jupiter, les sciences naturelles. Mars, la médecine. Saturne, l'agriculture, la botanique et les autres arts mineurs. Le huitième ciel représentait le regain dans toutes les sciences, la sagesse naturelle et différentes autres disciplines. Après quoi, je me reposerai enfin auprès du principe de toutes choses. Tout ceci est exposé et, je puis le dire par pure coïncidence, dans les sept chapitres de mon livre : « Problèmes », qui sera bientôt achevé et édité. (2)

2. — Ce rêve l'intéresse ; il y revient quelquefois par exemple dans le « De Libris Propriis. » « J'aurais pu croire, dit-il, qu'il s'agissait là d'un songe vain, si depuis je n'avais écrit tant

Il me sembla également reconnaître quelquefois un charmant jeune homme dont il m'était absolument impossible au réveil de me rappeler les traits. Lorsque je l'interrogeais pour savoir qui il était et d'où il venait, il me répondait avec gravité : « Stephanus Dames » Je ne peux pas trouver en latin d'explication à ces paroles qui ont une consonance étrangère. J'y ai cependant souvent songé : στεφαυος signifie couronne et μέσος signifie milieu ou bien encore moitié.

Un autre rêve m'apprit que je serai amené dans la suite à vivre à Rome. J'eus ce rêve à Milan le 5 janvier 1558, à une époque de ma vie où je n'avais pas d'emploi public. Je rêvai que je me trouvai dans une ville remplie de nombreux et riches palais. Parmi ceux-ci, j'en remarquai un tout doré que je pus retrouver exactement dans la suite, lorsque je vins habiter Rome. C'était jour de fête, du moins à ce qu'il me semblait. Et j'étais seul en compagnie d'un serviteur et d'une mule. Ils étaient demeurés postés derrière une maison, mais je continuai à entendre la voix du serviteur. Il y avait peu de monde dans la rue. Je demandai avec curiosité à tous les passants de m'indiquer le nom de cette ville; mais personne ne pouvait me renseigner. A la fin, une vieille femme me dit que la ville s'appelait « Bachetta », mot qui signifie en latin « verge », la verge dont on se sert pour battre les petits enfants et qu'on appelait autrefois une férule, comme il est dit dans ce vers de Juvenal.

« Et nos ergo manum ferulae subduximus ».

---

d'œuvres qui correspondaient à la signification de ces diverses planètes. En effet, mes œuvres me semblent embrasser tout l'ensemble des connaissances, ce que ce songe m'indiquait: l'empirée fait sans doute allusion au traité: «De Arcanis Alternatinatis.» Le nombre infini des étoiles qui se trouvaient dans le huitième ciel se rapporte à mes livres « De Rerum Varietate » et « De Subtilitate. » Le ciel du soleil figure mes livres médicaux, car la médecine est née d'Apollon ; Mercure indique mes livres sur la géométrie et sur l'arithmétique; Vénus, mes livres plus légers ; Jupiter, mes œuvres morales ; Saturne et la Lune, les livres sur les songes, comme aussi les autres écrits qui traitent de la divination; Mars, mes livres sur les jeux. » Ed. Spon. Tome I, p. 74.)

Troublé, je poursuivis mon chemin, à la recherche de quelqu'un qui pourrait m'apprendre le vrai nom de cette ville : « Car, me disais-je, « Bachetta » n'est pas un mot étranger et cependant je n'ai jamais entendu parler d'une ville de ce nom en Italie ». Cette objection, je l'avais déjà formulée à la vieille qui avait ajouté : « Dans cette ville, il y a cinq palais — J'en ai déjà vu, lui avais-je répondu, au moins vingt ! ». Mais elle avait répété « Non, il n'y en a pas plus de cinq ». C'est alors, sans avoir retrouvé le serviteur et le mulet, que je me réveillai.

Je ne puis donner de signification absolument précise de ce rêve; il me semble toutefois évident qu'il s'agit de Rome et que le mot « Bachetta » se rapporte à cette ville. Une autre personne a dit qu'il s'agissait de Naples. J'eus ce songe parce qu'à ce moment, j'étais très préoccupé, surtout par des questions matérielles; ou peut-être est-il tout simplement un avertissement de la divine providence.

Pendant l'été de 1547, mon plus jeune fils était malade à Pavie. Je rêvai qu'il était mourant et que je perdais tout espoir de le sauver. J'étais à peine éveillé que la servante accourut en me disant « Levez-vous, j'ai l'impression qu'Aldo va mourir ». — « Qu'est-ce qu'il a ? », lui demandai-je. — « Il tourne de l'œil, répondit-elle, il ne bouge plus ». Je me levai, lui administrai une poudre de perles et de pierres précieuses en laquelle j'avais confiance; il la vomit; je la lui donnai de nouveau; il la tolère, dort, transpire: en trois jours, il était guéri.

Jérome CARDAN.

(Traduit du latin par Michel SIMON)

Strophes Elégiaques

A LA MÉMOIRE

d'Alban Berg

1. — ANDANTE AMOROSO

Souvenir d'un musicien : des cordes lyriques
Soulèvent des draps de brume et l'ouïe est entrainée
Parmi des perspectives dissolvantes où son élégie
Fleurit comme une couronne qu'arrosent des pleurs
De sons : orchidées couleur d'ecchymose, et roses
Flétries, fleurs de la passion, une gerbe flottante
Lente à travers la vue des yeux fermés.

Sa musique est une pluie qui rafraîchit
Les cyprés seuls parmi ces rochers gris,
Trouble comme l'amour dans la mémoire les airs
Du soir, à l'heure où la hantise et l'obsession,
Figures du passé, glissent comme des têtes coupées
Sur les courants du crépuscule lointain
De Cimmérie, refuge des ombres perdues.

L'illusion tremble. En haut, aigües
Des lames de lumière crue incisent les cieux;
Et au-dessous, autour d'un lac de plomb
Le vent agite des roseaux dissonants;
Des vagues concentriques frappent le bord de l'eau
Comme les échos d'un cri désespéré.
Très vite s'envolent des oiseaux comme des flèches.

2. — Tenebroso

Les grandes plaines où les routes sont comme des veines,
Les rangs de montagnes et les lacs réfléchissants,
Même les prairies les plus vides ou fleuries
Portent l'ombre énorme du Zeitgeist, *qui menace*
Avec ses nuages noirs de sort solides
Toutes les moissons; les saisons ne font plus
Qu'illustrer les phases des luttes humaines.

Et au-dessus du chaos des grandes villes
Qui gonfle le continent, la noirceur des cieux pèse
Comme un jugement sur toutes les rues-prisons
Où rôdent encore les peurs de l'ancienne nuit
Avec des uniformes, des bâtons, des fusils,
Et où la folie couve ses fantaisies
De persécutés, d'espions, d'élus de Dieu.

Nous couchés sans sommeil dans nos chambres séparées
Nous écoutons un fracas comme de trains-fantômes
Se précipitant vers le bout de nos souffrances;
Et tandis que leur tonnerre ruine nos rêves on se demande
Quel grand minuit peut-être le but de leurs roues chaudes,
Quel signe pourrait empêcher tout espoir comme un train fou
De dérailler dans la tête de l'homme.

3. — Intermezzo

Tout chant est triomphe et toute plainte
Est réconciliation. Brûle encore
Brûle, O lyre du larynx, guérisse le tourment
Qui ne sait pas trouver une sortie
Parmi le labyrinthe de la poitrine. Encore
Plongez-vous dans la mélodie, O ailes sonores,
A la recherche de repos et de paix.

Toute plainte est réconciliation
Avec le lamentable, et sait résoudre
Les pleurs et les ruines, la maladie
Des empires, dans des arabesques
De cancéreuse corruption et de pluie
D'étincelante semence stérile, tels que
« Les sons d'une musique énervante et câline,

« Semblable au cri lointain de l'humaine douleur; »
Et une telle musique peut nous consoler
De la condition damnée, la blessure secrète,
Qui grimpant vers le silence à travers l'oreille
Invisible de l'espace, avec des chants brûlés
Dans les royaumes de l'inouï crée de lointains
Paysages, exaltés et profonds.

4. — Misterioso

Il se hâte vers sa fin, le requiem
Que des événements inconnus doivent interrompre;
Prémonitoires de la rupture les cordes forcées
A travers tous les tons par le vent rude
De l'Angoisse ! et répétition de pressentiments
Intérieurs : ces fusées d'étoiles rouges et
L'Etoile de la Mort au milieu qui projette

Sur nous la paralysie de ses rayons pénétrants
Jusqu'au recoin le plus secret de l'âme,
Là où coupable le miroir tourne
Sans cesse et ne cesse pas de rendre
Des images déformées de notre détresse : telle la fumée
Qui accompagne la Bête hors de l'abîme, l'agneau
Meurtri, et ces chevaliers aux quatre couleurs criants...

Mais toutes les visions surgies hors du temps
Se fanent enfin; ne peuvent nullement cacher
La révélation de la nudité affreuse
De l'homme tragique divisé en lui-même
Qui maintenant doit monter sur l'échafaud de son trône
Et porter une couronne de feu, et être trahi, tomber
Dans les ténèbres du mythe pour retrouver son Christ.

5. — Epilogue 1939

Les vrais témoins ne sont plus aujourd'hui
Ecoutés, le silence les cache,
(En était un celui qu'on commémore
Ici : en exil son esprit,
Sa ville natale perdue
Aux barbares bruns et noirs, et ses partitions
Verboten *comme un scandale dangereux).*

Villes glorieuses de la musique, de l'art,
Vienne, Salzburg et Prague, des millepieds
Chaussés de fer ont envahi vos rues,
L'araignée hideuse de la croix gammée
Partout suspend ses toiles; ce sont des rats
Qui font la musique de chambre dans vos chambres;
Et dans vos jardins ombrageux se cachent les loups.

Elle s'agrandit toujours la tache
Flagrante, et déshonore l'histoire.
Les injustes règnent, leurs orateurs perfides
Rendent sourd le peuple tandis que tombent les laches.
Mais hors de l'avenir quel orage effrayant
Va effacer leurs dernières traces avec ses foudres !
Les vrais témoins nous resteront toujours.

David GASCOYNE

(Version française de l'auteur)

L'Esprit et le Temps

LE CARNET DES ABSENTS

L'interruption des Cahiers, *pendant le dernier trimestre, loin de ralentir la vie intérieure de la Revue, a suscité un abondant courrier provenant de nos lecteurs et de nos amis que cette pause inquiétait. Nous remercions nos correspondants de cette sollicitude et n'hésitons pas à leur dire que ces témoignages d'estime et de fidélité, souvent accompagnés d'offres d'entr'aide, ont contribué à raffermir notre courage et à éclairer notre direction.*

Beaucoup de réconfort nous est venu de nos collaborateurs, tous dispersés et la plupart aux frontières. Tous, sans exception, se sont enquis de notre silence et de nos projets. Tous, levant les scrupules que nous avons exposés au début de ce Cahier, ont fortement appuyé dans le sens d'une reprise, dès qu'elle serait réalisable. Et ce n'est pas notre moindre satisfaction que de pouvoir répondre à ce vœu.

Nous voudrions citer toutes ces lettres, dont la sincérité nous émeut. La Revue, plus tard, pourra être fière de les avoir inspirées, mais notre intention n'est pas ici d'en tirer gloire, bien plutôt de montrer à nos amis qu'ils ont été entendus et compris, de leur dire quel prix a désormais pour nous leur vigilante amitié.

Léon Gabriel Gros, un des premiers, nous a engagés fortement à reparaitre. L'ami d'André Gaillard ne pouvait supporter cet abandon. La poésie ne se renonce pas, et les poètes, pense-t-il, auraient le droit plus tard de demander des comptes pour cette désertion de poste en temps de guerre. La mémoire d'André Gaillard commande : nous devons conserver la tribune qu'il créa. Par ailleurs, Gros n'a pas besoin qu'on le cite; sa position est connue et il s'exprime encore assez longuement ici même.

Laissons parler Luc Decaunes :

« Laissez-moi vous exprimer un regret qui ne m'est certaine-

« ment pas exclusif, c'est celui que vous ayiez abandonné la
« publication de votre Revue. Même irréguliers, même diffi-
« cilement mis sur pied, les Cahiers étaient capables d'appor-
« ter à bien des hommes mobilisés ou non, une nourriture plus
« que jamais indispensable. Aussi permettez-moi d'espérer —
« et je crois que Gros partage avec beaucoup d'autres cet es-
« poir — que vous reviendrez d'ici peu sur une décision que
« j'ai bien comprise, mais qui nous a tous frustrés. »

Plus pressant encore est B. Taladoire :

« Je suis « quelque part » en France dans un patelin à voie
« unique, pétri de boue grasse et trempé d'une pluie qui sem-
« ble ne devoir jamais s'arrêter, une pluie, un ciel du bout du
« monde. Et nos hommes, tous méridionaux, presque tous Va-
« rois ou Marseillais, ne cessent de faire preuve d'une bonne
« humeur admirable : riant haut, lorgnant les maritornes du
« lieu, ils s'évertuent à chanter, si bien qu'ils finissent quelque-
« fois par percer la grisaille jusqu'au soleil; c'est le meilleur
« réconfort que de vivre au milieu de tous ces braves types
« dont on se sent un peu plus chaque jour le frère, le *pater*
« *familias*, le chef et quelque chose comme un truchement de
« la Providence. Ayant troqué l'E. M. pour une section de
« combat, je me rapproche d'eux et je souhaite seulement
« qu'ils arrivent à m'aimer comme je les aime... Bien entendu,
« il n'est plus guère question pour moi d'écrivailler, du moins
« pour le moment, *primum vivere et agere !* Servons par nos
« actes.

« Ce qui ne signifie pas que je me désintéresse du sort de
« nos chers vieux Cahiers. J'y pense au contraire beaucoup et
« me demande ce que nous ménage l'avenir. Je sais bien que
« tout le monde est parti, que tu es toi-même, mon vieux Jean,
« mobilisé et immobilisé... Mais il me parait aussi évident que
« la bonne propagande française est plus que jamais indispen-
« sable et qu'il serait bien triste de voir s'évanouir, même
« momentanément, les *Cahiers du Sud*. Ils ne doivent pas se
« taire; tous nos amis sont au front ou se trouvent retenus par
« des obligations militaires, soit ! mais cela veut-il dire qu'ils
« n'entendent pas poursuivre leur activité ? Je n'en crois rien et
« suis même sûr que la plupart ne demanderaient qu'à éprou-
« ver leurs plus récentes expériences dans le cadre d'une revue
« familière... Je t'en supplie, mon vieux Jean, nous t'en sup-
« plions tous, fais ou fais faire quelque chose, une simple bro-
« chure qui paraitra où elle pourra, dix, vingt pages s'il le
« faut, mais où nous pourrons de temps en temps faire entendre

« notre voix qui n'est qu'un écho de la grande exaltation spiri-
« tuelle que nous devons opposer, avec les armes, au déchaî-
« nement du mal.... Et les Cahiers se sauveront, comme se sau-
« veront toutes les valeurs que nous sommes en train de défen-
« dre. Courage, mon vieux, nous sommes Français et du Midi
« par surcroit. Tout doit s'arranger et s'arrangera, succès aux
« hommes de bonne volonté ! »

Comment décourager une telle foi ? On ne pourrait se dérober sans malaise à cette prière d'un ami, quand cet ami est l'une des plus nobles, des plus ardentes natures qu'on connaisse. Et Taladoire sera satisfait. Je le suis plus encore à l'idée de le voir ouvrir la brochure et humer cette odeur d'encre fraîche en un coin de sa cagna.

Dans l'inaction provisoire où le mal le réduit, Jacques Bénet éprouve plus d'amertume :

« Vous savez sans doute que les fatigues de la guerre, à
« défaut de la gloire des combats, m'ont valu une rechute.
« Voyez-vous, mon vieux, quand les Intellectuels avec les I
« majuscules veulent se mêler de rompre avec le commun des
« hommes le pain des passions collectives, il ne leur arrive que
« des avatars. Les anciens Chinois l'avaient bien compris qui,
« lorsqu'un danger menaçait la république, enfermaient leurs
« intellectuels dans des caves profondes, avec défense d'en sor-
« tir. Une telle politique nous délivrerait du moins de certai-
« nes proses impures et suintantes de la plus basse haine qu'on
« peut admirer dans tels quotidiens ou hebdomadaires... Vous
« n'aurez aucune peine à deviner lesquels.

« Au moins, Ballard, au moins se dire qu'après on ne re-
« commencera pas les crimes d'avant et quoi qu'en pense Mr.
« C. M. sur le plan politique, quoi qu'en pensent les écono-
« mistes bien rentés de l'école libérale, la paix de demain sera
« tout de même autre chose que la conscience qu'un opprimé
« a de sa faiblesse. Car si ça ne devait être que ça, pourquoi
« ces morts tombés aux frontières, pourquoi ces milliards pro-
« digués, pourquoi cette dure patience de la maladie, pourquoi
« avoir combattu les bêtes à Ephèse ? »

« J'espère bien que les Cahiers sortiront de leur silence car
« les poètes, même en Chine, ne peuvent souffrir d'être au se-
« cret. »

Je ne souhaite pas à Jacques Bénet la sérénité dont son âme violente et généreuse n'a cure, mais plutôt la tranquillité nécessaire à sa guérison. J'attends sa prochaine lettre avec le plus affectueux intérêt.

Etienne Fuzellier conserve ce don d'humour qui lui permet

de traverser toutes les épreuves — sur la défensive si j'ose dire — en tout cas de retirer des événements leur sens plus rare et leur saveur. « L'atmosphère des hauteurs, à la fois tonique et calmante, lui vaut de conserver la bonne humeur » ; j'espère que le déplacement de son unité ne l'altèrera pas.

« Je suis loin du monde civilisé — de ce qui en demeure « tout au moins, et qui est d'autant plus précieux. J'ai trouvé « ici par hasard un collègue agrégé des lettres, qui est sergent « avec moi. Nous nous sommes trouvés l'autre jour de service « en ville, en casque, capote, ceinturon, baudrier et revolver, « pour remplir la mission délicate de pourchasser les éventuels « tire-au-flanc aux heures d'exercice, faire les rondes, etc.... « Tu peux te représenter la mine gracieuse que j'avais dans « cette occupation, et le collègue n'était pas moins réussi en « son genre (c'est le genre à lunettes, cheveu rare et diction « soignée). Le point culminant de notre tournée a été atteint à « 18 heures 30. C'est l'heure tranquille où les lions vont boire « et où les punis de prison rejoignent la paille humide des ca- « chots...

« Le spectacle de notre existence se tempère toujours d'un « sentiment de respect inséparable des institutions antiques. En « ce sens l'appel du soir, pour peu qu'on se refuse à voir en « lui autre chose qu'un rite ancien, peut se colorer d'une cer- « taine poésie mystérieuse, que je crois d'ailleurs inacessible « à la majorité des esprits pratiques qui m'entourent. En tous « cas, aucun signe visible d'une émotion d'art ne m'est jamais « apparu sur le visage du sergent de semaine, tandis qu'il offi- « ciait. »

Puis le sérieux reprenant, il passe à des réflexions plus générales :

« Le fameux numéro sur les *Mythes* a vu enfin le jour. « Numéro prophétique à plus d'un égard. Et que dire des « « Démocraties », idées chrétiennes devenues folles ? » Ce « qui est piquant, c'est qu'à force de tricher les joueurs ont « remis les cartes en état. Cette « croisade idéologique » dont « on nous rebattait les oreilles se retrouve sur son véritable « plan : non plus les démocraties contre les fascismes, mais les « états chrétiens contre les états païens. Bien plus loin que les « alliances économiques chères aux historiens de ce siècle, « l'état actuel de l'Europe suit cette vieille loi des croisades mo- « rales (et non politiques). Je ne veux pas dire qu'il y ait en « conscience ou désir de former cette croisade — mais elle « s'est formée toute seule. Le bloc celto-latin se retrouve en « face du bloc germano-slave ; et l'Italie pourrait-elle se join-

« dre à ce dernier bloc sans renier non seulement son indépen-
« dance (ce qui serait possible) mais la loi de son existence
« morale ? Joignons à cela que ce fameux ciment dont Bénet
« déplorait la disparition, dans l'esprit et la force interne des
« démocraties à savoir la véritable foi chrétienne, paraît aujour-
« d'hui moins indispensable qu'il ne semblait : sans doute
« parce qu'en l'état actuel des esprits et des choses, c'est beau-
« coup plus la morale qui compte que la forme de religion qui
« la supporte. J'entends par morale, bien entendu, une cer-
« taine tendance générale à accepter comme supérieures des
« valeurs situées en dehors du temps et de l'espace, disons, si
« tu veux, des valeurs « immatérialistes ». Or, il semble
« bien qu'un des traits inhérents aux races germano slaves
« c'est justement de n'accorder qu'une pure valeur de spécu-
« lation aux notions « immatérialistes », radicalement séparées
« de la vie pratique. Cela peut donner à leur philosophie, à leur
« mysticisme un élan qui vient justement de leur indépendance
« — mais il parait une fois de plus que les valeurs « morales »
« n'intéressent chez elles que les spécialistes L'éthique ne rè-
« gne pas plus sur elles que l'esthétique sur d'autres races, où
« pourtant les artistes ne manquent pas, mais n'ont pas plus
« d'autorité que les poètes dans la République de Platon. Pour
« parodier un mot célèbre « la morale règne et ne gouverne
« pas ». Il faut bien reconnaitre que c'est, que ç'a été souvent
« le cas chez d'autres peuples. Mais quelle que soit la part
« des intérêts dans la communauté Angleterre-France-Pologne,
« il se trouve que c'est la communauté de sentiments qui les unit
« le mieux, et qui apparait d'autant plus par contraste depuis
« l'alliance russo-allemande..

« Si tu m'annonçais que les *Cahiers* continuent à paraître
« ce serait pour moi un grand réconfort. Et peut-être t'en-
« verrai-je, deci, delà, un bout de chronique. »

Du Train nomade, comme il sied aux poètes de la belle étoile, Georges Neveux nous écrivait d' « *un petit coin du Bon Dieu* ».

« Nous allons partir : on va avancer les roulottes ailleurs et
« transporter des troupes et des vins. Métier de bohémiens en
« uniforme. On ne dit pas encore la bonne aventure dans les
« villages, mais ça viendra. »

Enfin, je ne résiste pas au plaisir de reproduire tout au long la belle lettre de Pierre Emmanuel, coup de sonde de poète et beau témoignage d'une génération prématurément mûrie.

« Cher Monsieur,

« Je comprends votre douleur et votre impuissance, devant la
« disparition des *Cahiers du Sud*. Ce lien de rencontre et de
« confrontation des jeunes ne sera plus, puisque désormais (et
« pour un temps) il n'y a plus de jeunes. C'est une grande
« tristesse pour ceux qui restent que de voir dispersés les amis
« sur la jeunesse desquels ils comptaient le plus ; détruites,
« ces demeures de l'esprit qu'ils commençaient à peine d'édi-
« fier: et tant de lucidité, tant d'ardeur à vivre, distraite du
« futur... Mais une tristesse prévue, attendue, contre laquelle
« beaucoup s'étaient armés, de ceux même qui exercent sur le
« front leur grande visite solennelle. La génération qui atteint
« ses vingt-cinq ans ou en approche n'a pas connu la paix.
« Son universalisme, (celui des meilleurs de ses représentants)
« était moins une culture (nous étions si jeunes, si impatients),
« qu'un désir de vivre, un besoin de santé à l'image du besoin
« de la Terre. On a chambré ça, des années durant, dans tous
« les partis, dans toutes les ligues: nous fûmes désunis avant
« que d'être, nationalistes les uns (bêtement, fervemment natio-
« nalistes), internationalistes les autres (aussi bêtement, aussi
« fervemment). J'ai eu dix-huit ans quelques mois après le 6
« février, et le sentiment que la guerre était inévitable, à l'inté-
« rieur ou à l'extérieur. Mais j'ignore ce qu'est un bon euro-
« péen: j'aime Holderlin comme un frère, j'aspire à connaî-
« tre deux ou trois poètes, Nacha, Essénine, Lorca... Rilke
« c'est l'indicible en lui, l'absence de lieu qui m'attire. Mais je
« sens qu'être un bon européen exige une imagination et une
« faculté de synthèse, qu'il faut d'abord *créer*, et créer de rien.
« Notre culture ne nous suffit plus, elle est débordée par nos
« machines. Notre pensée politique s'essouffle à suivre la réa-
« lité. Nous avons perdu le sens du mot civilisation, parce qu'il
« n'y a plus de civilisation, mais seulement des échanges de
« produits de culture. Nous avons perdu la notion du droit
« parce que les nations ne sont plus des personnes, et qu'un siè-
« cle de pensée socialiste sans contrôle métaphysique, c'est à
« dire humain (entendez: sans préjugé politique : *étatiste*),
« nous a menés là. Nous les jeunes, nous sommes vieux d'un
« siècle d'erreurs et de quelques années de fièvre. Mais c'est
« sans doute parce que l'erreur forçait trop la nature de l'hom-
« me qu'elle s'est vengée : Lautréamont, Rimbaud sont de
« ceux dont ne triomphe aucune guerre, aucun ordre né de la
« guerre. Et, au début de cette guerre inconnue où l'homme
« se joue, c'est leur témoignage qu'il faut invoquer, le premier
« pour maudire et le second pour prédire. Il y a une vérité en-

« core à naître, un « nouveau corps amoureux » à inventer.
« Et sans doute, bien au-delà des vieilles entités défuntes. Au-
« cune des causes apparentes du drame n'est davantage qu'un
« prétexte, en Dieu : donc, aucun espoir de retour à quelque
« équilibre ancien. Formes, pensée, ordres nouveaux, tout à
« créer. Ou bien périr dans la répétition chronique des mêmes
« prétextes, mais à intervalles de plus en plus rapprochés par
« la frénésie de l'économie moderne. Ou enfin, disparaître dans
« un tourbillon révolutionnaire affreusement illusoire, parce que
« déguisant un statisme féroce et absurdement *utile* : un mons-
« tre de pensée tout à coup devenu réel (le marxisme *pur* —
« comme l'hégélianisme *pur* — est le plus gigantesque défi à
« la nature humaine qui ait jamais été lancé, parce que le plus
« absurde : la plus extraordinaire tentation, parce que la plus
« facile).

« Jamais la présence ne fut plus nécessaire, au nom du
« futur. D'autre part, comme l'action (en dehors de la com-
« mandée) est inutile, voire inimaginable, reste la création, qui
« est déjà une hypothèque sur le futur, et la plus sûre. L'épo-
« que à naître aura besoin de poètes; je traverserai cette nuit
« de poésie; et plus dure sera la nuit, plus pugnace ma poésie.
« D'autres, qu'ils soient philosophes ou économistes, ou mys-
« tiques : que tous les jeunes qui sont partis gardent leur jeu-
« nesse et leur lucidité et leur désir de comprendre ! Que trop
« de souffrance leur soit épargnée, pour que leur jeunesse ne
« s'émousse pas, car à la fin de la guerre rien ne sera fini....
« Quant à moi, le répit qui m'est laissé j'en profite pour
« « écrire à loisir de beaux poèmes », et point du tout par
« chinoiserie ou pour enfiler des perles, mais parce que la poésie
« est en jeu dans cette guerre, comme l'esprit tout entier. Ce
« n'est pas par plaisir que j'écris, mais parce que c'est mon
« métier, un dur métier, auquel je trouve peu de joies et
« beaucoup de souffrances. Mais je crois que la poésie est
« l'une des manifestations les plus décisives de la liberté de
« l'homme, et c'est cette liberté que je préserve, à ma manière
« de toutes mes forces, comme d'autres la préservent au front.
« Je ne rougis pas d'écrire, mais j'y vois ma justification de
« n'être pas au front (beaucoup plus que dans mon état de santé,
« car c'est l'inactivité de l'esprit qui seule compte). Plus tard
« les conditions peuvent changer; mais à présent, mon devoir
« est là. Non dans les lamentations. L'esprit doit mériter de
« vivre. Et pour cela, ne pas commencer par dire que l'esprit
« ne peut plus vivre (ou n'a pas le droit de vivre) dans de
« telles conditions. C'est proprement abdiquer! Dieu sait que
« beaucoup trop s'en chargent et avec quelle facilité, qui mon-

« tre qu'il s'agit tout simplement de régulariser un état de fait « déjà existant. Oui, mieux vaut dans ce cas se résigner à dis- « paraître *dans le temps*. Pas de concessions : c'est déjà pour « l'esprit, une victoire et une libération ; car il y gagne de se « penser sous des espèces éternelles. C'est ainsi que nous nous « préparerons le mieux à la paix.

« Que cette lettre ne vous laisse pas sceptique : elle est « peut-être bien juvénile, mais elle a été écrite dans un sen- « timent de très grande amitié pour vous et les *Cahiers*. Je « voudrais qu'elle vous soit un signe d'espérance et de poésie. « Car, au fond, seuls comptent, l'histoire épuisée, quelques « grand mythes, quelques grandes œuvres, quelques couleurs et « quelques sons. Et la nation est un mythe saint et sacré, fruit « de la pensée d'un peuple. Donner à la nation son visage « mythique, c'est-à-dire *vrai*, ne sera pas l'une des moindres « tâches de l'après-guerre. »

« Croyez en mon amitié. »

Pierre EMMANUEL.

On le voit, l'esprit est vivace, et de beaux lendemains lui sont promis, en cette France qui a relevé le défi de la Bête et lutte pour sauvegarder nos raisons de vivre.

N. D. L. D. — *En août dernier, j'avais pressé mes vieux amis Léon Gabriel Bertin, qui depuis de longues années me conseillent le plus souvent dans les tâches de la rédaction, d'accepter le titre qui correspond à ces fonctions. Il me semblait, sans que cela réduisit en rien le rôle de notre Comité de lecture, qu'il était préférable d'associer plus ouvertement ces fidèles compagnons de lutte aux responsabilités et directives de la Revue.*

La guerre est venue et les Cahiers du Sud, *après un arrêt, entrent, nous l'espérons, dans une nouvelle phase où plus que jamais la clairvoyance de bons pilotes leur sera nécessaire. Léon Gabriel Gros et Gabriel Bertin sont tous deux mobilisés; mais la Revue qui résista toujours à la dispersion, réalise plus que jamais l'union spirituelle de ses membres et ne peut considérer comme absents nos deux amis qui lui ont tant donné d'eux-mêmes, et qui collaborent encore à la tenue de son esprit.*

J. B.

Chronique

SUR PATRICE DE LA TOUR DU PIN

L'œuvre de Patrice de la Tour du Pin tend à définir le problème de la création, dans un art poétique à l'usage d'une école imaginaire de chanteurs : l'Ecole de Tess, qui rappelle les anciens collèges de théologie et peut-être telle université créée par les Carolingiens en Gâtinais.

L'homme, sauvé par la Passion du Christ, a un but sur la terre : faire son salut. Le plus haut moyen est la vie contemplative, dans un cloître : « Beaucoup le font ainsi, assure le poète, qui orientent leur vie sur la recherche d'un seul et quand ils ne le courent pas, le regardent encore comme le premier de leurs désirs. »

Cet *unum necessarium*, qu'il n'atteindra pas par une vie recluse dans un Ordre, le poète en place la recherche sur le plan humain ; et pour employer son mot propre, il fera, comme les chanteurs de son Ecole, son salut individuel en poésie.

Il y a donc une règle à suivre. Elle n'est imposée à personne. Le poète l'indique à ceux qui l'aiment assez pour suivre son enseignement, à la manière d'un saint Benoît ou d'un Dominique qui agirent eux-mêmes à l'exemple de leur Sauveur ; c'est le traité de *La Vie recluse en Poésie* (1).

Le vocabulaire qu'il emploie est le vocabulaire théologique, sans imitation ni symbolisme, mais par une identité d'esprit et d'expression, parfois conventuelle, que la foi justifie.

Cette Rédemption en poésie par l'amour du Christ, dont on peut dire qu'il apparaît comme un Christ en poésie, n'a d'égale que chez les grands mystiques. Le chant qui est, dans l'homme, le signe de l'incarnation du Verbe, ne cherche pas plus à pénétrer la nature même de la poésie, qu'il n'appartient à l'homme d'éclaircir les mystères de la foi. Au poète qui croit, il convient

---

(1) Collection « Présences ». Plon.

de s'élever vers Dieu dans la contemplation, au moyen de l'oraison en poésie, qui ne supplée pas à la prière commune, mais qui est son oraison particulière. Une assimilation aussi précise entre la prière et la poésie, qu'Henri Brémond n'avait fait qu'entrevoir, doit permettre à l'esprit de notre temps de remonter aux sources même de sa création, si, l'on prend au sens le plus large, comme les Grecs, le mot *poésie*.

Le rationalisme de Descartes, le matérialisme de l'Encyclopédie, le dessèchement de Voltaire, le sensualisme de Rousseau, le sentimentalisme ou l'idéologie des romantiques et de leurs successeurs : autant d'alluvions qui ont enlisé et submergé la conscience de l'homme. Claudel a remonté le courant par intuition plutôt que par volonté de construire, sans cette alliance de la raison et de la foi d'où procède la Règle, que *La Vie Recluse en Poésie* expose.

Aucune confusion entre des domaines différents. L'auteur de *La Vie Recluse* n'est pas né moine, il est né chrétien et il est né poète ; ce n'est donc pas en moine, mais en poète qu'il cherchera à faire son salut. C'est à devenir un Juste par la poésie qu'il tendra de toutes ses forces, puisque « le plaisir de chanter » est un moyen comme un autre, — le moyen des chanteurs, — d'être en communication avec Dieu dans l'oraison, — ici l'oraison en poésie, — sans autre intermédiaire que l'amour, qui, seul, permet le chant ou la prière, il faudrait dire : prière en poésie.

Tout est mystère d'amour, le seul mystère qui soit vivant, à l'image du Mystère du Christ; et le poète n'est plus ce *vates*, païen ou démocratique, de Victor Hugo, porte-parole d'une foule anonyme : il est comparable au prêtre, lui-même image du Christ sur la terre, intermédiaire entre le Christ et la communauté des pêcheurs. Amour de Dieu, à travers le prochain, — donc charité et oubli de soi, — donc humilité. Car ce n'est pas pour soi seul que l'on chante, ni dans sa seule oraison ; sans se croire rare ni supérieur ainsi que le pharisien, c'est pour les autres aussi que l'on chante, pour ceux qui ne chantent pas (les simples), ou qui ne peuvent chanter (les pauvres), pour ceux qui ne veulent pas chanter (les désespérés) ou qui refusent de chanter (les révoltés) : « la règle est de chanter pour ceux qui ne chantent pas. » Et l'amour ne souffre pas d'exception : « A qui refuseriez-vous une place ? Etes-vous souverain ? »

Cette humilité dans l'amour répond, à propos de l'œuvre à construire, à l'enseignement évangélique : « Connaissez-vous la portée et les mérites de votre prière, savez-vous ce que Dieu en fait ? De même en poésie », dit l'auteur de *La Vie Recluse*. C'est une mission d'apôtre qu'éprouve tout chrétien en oraison,

comme tout poète en poésie : « Vous qui avez quêté la Joie, donnez-la... car elle ne vous appartient pas, elle n'est pas de votre création, vous ne sauriez l'épuiser. »

Seule, une « politique de l'âme » obtiendra ce détachement, qui ne permet d'accéder à aucun mystère (dans ce sens, le mot *mystère* perd le caractère équivoque que lui donnent la hâte, l'orgueil ou la fausse création). Et le « plaisir de chanter », en faisant faire son salut au poète selon la règle, devient « le plus beau de nos plaisirs (puisqu'il est le plaisir d'aller à Dieu) et capable d'ordonner les autres. » Ainsi, voit-on qu'il existe une ligne de vie en poésie, comparable à la ligne de conduite qu'impose la vie chrétienne.

L'examen de notre propre conscience prouve à quel point nous sommes mouvants, faibles, toujours faillibles, changeant et retombant sans fin dans nos erreurs, dans nos fautes. Ce que l'expérience quotidienne révèle de l'homme est vrai en poésie, comme dans la vie intérieure.

Le « recueillement entre quatre murs » au cours de la « retraite » qui permet au poète d'exposer sa Règle, favorise cette connaissance aigüe de l'homme que, seul, au fond, le chrétien peut avoir, car il est le seul à s'examiner sans cesse, à se connaître, à se juger avec la sincérité que, devant soi-même, on doit à Dieu. Ainsi le poète explique-t-il les principes d'où il tire son art : « Je prends le mouvant, je m'élève sur le mouvant, le chant d'un instant détruit l'autre », et c'est la réunion de tous ces chants « qui viennent de l'homme et vont vers un plaisir différent », qui « construit un seul édifice dont chaque instant et chaque parole sont les parties. » Eternel recommencement de sa propre édification auquel le chrétien est soumis, en se dominant soi-même, pour faire son salut, et construction perpétuelle par la Grâce, que le chant exprime, suivant l'heure, et selon « ce pôle d'attraction vers lequel tous les hasards peuvent tendre ». D'où l' « unité mouvante » d'une Somme de Poésie.

Le mot *Somme* ne correspond pas plus pour le poète que pour le théologien à un plan préétabli, une thèse à soutenir : elle est un recueil des moyens de faire son salut, en théologie, ou en poésie. Il semble que l'on pourrait appliquer à Saint-Thomas d'Aquin la phrase de Patrice de la Tour du Pin : « Je ne me souviens pas qu'au début nous ayions pris pour fins d'autre mot que celui de Somme, lui permettant de contenir ce qu'il pouvait et dressant l'intelligence au service de la création, sans l'inclure dans des formules qui définissent le but et les raisons ».

Créature de Dieu, l'homme ne peut rien négliger de la création de Dieu. C'est pourquoi il doit se garder de toutes les ten-

tations qui l'en détournent, parce qu'elles déforment cette création, et c'est, en art, comme dans la vie intérieure : les impressions trop objectives, l'intellectualisme, l'abstraction, l'esprit de système, *l'angélisme et les fausses vénérations*, l'imagination sans bases qui conduit à tous les entraînements, la tentation de la solitude, qui est le péché d'orgueil, et la tentation de la souveraineté, qui vient du démon de la révolte, etc...

Raison de plus pour ne mépriser aucun « enthousiasme où n'entre pas l'intelligence » ; sinon, l'on « détruit l'homme du haut d'une intelligence qui n'est plus en poésie. »

Enfin, l'auteur de la Règle attaque la philosophie, qui, en effet, n'a pas de place dans la vie chrétienne réellement vécue, en oraison ou en poésie, puisqu'il y a, d'une part, la théologie, la prière, la contemplation et, d'autre part, le chant qui n'a « qu'une règle à suivre et non pas une philosophie à édifier »

Pour la pleine intelligence de la création, il faut posséder la « virginité en poésie », c'est-à-dire, ne mettre aucun intermédiaire entre sa conscience et ce qui parvient à sa conscience, « juger les plaisirs (en poésie) comme nous les atteignons » sans « se regarder chanter et sans tenter d'accorder sa condition de poésie avec celle de l'homme. »

La sincérité du jeu interdit les lieux communs, les poncifs, les banalités, l'à-peu près, l'insensibilité, comme l'excès de sensibilité, l'indifférence dans les moyens d'expression, le symbolisme, l'ésotérisme, l'emphase, etc. Tout l'homme doit se donner dans son art, comme tout homme doit se donner au Christ. Similitude entre le catholicisme et ce qu'on appelle le « classicisme » : tout ce qui retarde, alourdit, dégénère, entrave, dissimule, éblouit, diminue, orne ou fausse. Les facilités et les « trucs », les moyens pris pour fins en un mot, qu'ils soient précieux, baroques, romantiques — peu importent les termes — ne relèvent pas de l'art éternel, qui doit être accessible à tous, en dehors des lieux et des temps, puisqu'il est dépouillement, simplicité, essence, vérité nue.

Il ne faut pas « ajouter ses trouvailles à l'oraison commune », on ne ferait que « violer la contemplation » et la paraphraser serait une indécence : blasphème en religion, mauvais goût en art.

A l'exemple de l'Incarnation, la « prise de chair », selon la formule de l'auteur de la Règle, est nécessaire à l'accomplissement du travail poétique : elle permet, sans abstraction, l'enregistrement total de ce qui est, par les sens et par l'intelligence unis, dans une communion analogue à celle du prêtre : « cette remontée vers l'au-delà ne comporte qu'une

preuve : la descente de cet au-delà vers nous... C'est la loi du spirituel et la seule depuis la Passion. »

Alors le chant est naturel, puisqu'il est complet. Ni négligence, ni omission, ni déformation, ni appauvrissement : toutes les traces du réel que la conscience et l'attention ont retenues y sont enregistrées ; tous les courants s'y retrouvent autour des « pôles d'attraction » successifs qui demeurent fixes entre ces eaux, qui fluent de toutes les sources de l'être.

Des pôles « orientent la vie intérieure » ; sur eux seulement l'homme s'appuiera : « Si nous voulons bâtir l'homme, il faudra choisir le pôle qui puisse toujours être le plus vivant, un pôle en marche, un pôle en attente, et qui ne soit jamais un absolu pour lui. »

Ainsi, l'homme ressent « le plaisir de création » dans les limites que la Création de Dieu lui accorde, car « notre base n'est pas la poésie, notre base est l'homme; nous ne cherchons pas à connaître la poésie, mais l'homme. » Aucune tentative de Prométhée, aucune révolte d'anges. Il s'agit simplement de faire son salut en poésie, dans l'expression la plus complète de l'homme, par son action poétique.

Il faut donc « rejeter les fantômes qui ne prennent pas corps, les chimères, les symboles, les créatures d'incantation », et s'en tenir à ce qui est si enraciné dans les profondeurs de la vie qu'il vit en vous, comme l'enfant dans le ventre de la femme, d'une vie indépendante et cependant liée à la vôtre. Alors le poète modèlera progressivement ses créatures, les animera, les dotera de leur apparence, puis de leur vie intérieure, de leurs sens et de leurs actes. Ils ont une enfance, un déclin, une mort; ils ont droit à un au-delà, paradis ou enfer. Imitation de l'œuvre divine qui justifie les rapports, que certains avaient déjà découverts, entre la création physique et la création artistique.

C'est ainsi que le poète peut dire : « Je suis libre dans ma création... La figure et le corps de mes créatures ne reproduisent pas les miens; je les dessine selon le plaisir de l'homme. » Ils appartiennent à son théâtre, ils sont créés suivant le précepte : « Il faut concilier le plaisir de conscience et le plaisir du Jeu. » Jeu, au sens divin de Quête de la Joie, c'est-à-dire la recherche de Dieu, par le chemin — le chant — qui conduit à sa contemplation. Nul n'y parviendra, s'il n'a d'abord obtenu « l'unité de sa vie intérieure. » Pour l'obtenir, il doit comprendre et définir les « portées » de l'homme, qui ne peut pas plus sortir de lui-même que se dépasser, et c'est aussi sa récompense : « Nous ne perdons jamais l'homme... puisqu'un sacrement lui

donne la grâce de ne pas aller en sens contraire de notre éternel. »

Ce que les non-chrétiens ont appelé inspiration ou muse, Patrice de la Tour du Pin l'appelle d'un nom mystique, l'état de grâce en poésie : amour et foi, dont l'union permet le chant. Et le chant, comme l'oraison, fait accéder à la contemplation du mystère de poésie qui est, comme le Mystère de Dieu, « un état vivant dans l'homme. »

Dans les communautés, qu'une hérédité spirituelle renouvelle, l'oraison ne cesse jamais; de même en poésie. Il faut « que l'un ou plusieurs d'entre vous chante chaque jour, pour qu'il y ait perpétuellement une voix qui s'élève, un sens qui recherche, une main qui construise, et cela simplement selon les mouvements du cœur; que tous prient chaque jour ensemble, pour qu'il soit une seule voix qui supplie, qui glorifie ou qui rende grâce. » Antiennes en poésie, adoration perpétuelle du créateur qui a reçu la grâce de connaître le « plaisir de chanter » sur la terre.

La vie active, oui. « L'action poétique à Dieu et la poésie aux hommes à cause de lui », oui. Mais il est un stade supérieur à l'oraison contemplative, celui où l'homme n'a plus recours à un intermédiaire, un instrument, un artifice, ni à la matière même du chant : l'être, abîmé dans la contemplation, est en communication directe avec Dieu. Le côté purement humain de l'action poétique, telle que l'entendait Goethe (*Au commencement était l'Action*) disparait devant Dieu, présent dans le chanteur : *A la fin est la contemplation.*

Aussi le poète doit-il garder cette pureté intérieure qui lui permet de chanter simplement toutes choses pour pouvoir, quand le moment est venu, dans l'intimité de sa vie spirituelle, « dire simplement l'amour de Dieu. » Il sent alors « cette nouvelle exigence lentement s'approcher » ; il s'apprête à chanter le Jeu du Seul, dialogue entre l'élu et son maître, qui dépasse désormais les mots.

Jamais on n'avait osé aller aussi loin dans la notion de la création poétique. Si, dans le domaine de la foi, cette Règle ne peut convenir à tous, dans le domaine de l'art, elle se justifie entièrement.

Il n'existe pas deux Vérités, dit *La Vie Recluse en Poésie*, c'est le sens de la Création elle-même. Chrétien, le poète ne fait qu'un avec le Christianisme. Sur le plan temporel comme sur le plan spirituel, les règles de l'art de vivre ou de chanter sont les mêmes. Rien, dans l'œuvre d'un « chanteur » ne doit être soumis à la corruption, à la déchéance, ni au vieillissement, je dirais même à la passion, ni au jugement. Tout doit vivre jusqu'à l'extrémité de ses racines, afin que l'œuvre rejoigne, aussi

directement qu'il est possible à l'homme, la Création du Créateur de toutes choses, par ce qu'elle aura saisi et exprimé d'universel et d'éternel.

Jean BAUDRY.

N. D. L. R. — Cette étude sur le dernier livre de l'auteur de *La Quête de Joie*, du *Lucernaire* et du *Don de la Passion* aurait dû paraître il y a quelques mois; les événements ne l'ont pas permis. Patrice de la Tour du Pin, lieutenant d'un escadron motorisé, depuis la guerre, a été fait prisonnier, avec ses hommes, dans un poste avancé de la Sarre, le 17 octobre dernier, vers dix heures du matin. Blessé à la tempe par une balle, il fut aussitôt soigné et guéri. Maintenant, il commence, dans un camp d'Allemagne, l'apprentissage d'une sorte imprévue de *Vie recluse*.

Sa fenêtre ouvre sur une forêt. Il apprend à lire Rilke, un de ses poètes préférés, dans le texte. Il partage son temps entre la Bible, Shakespeare et Montaigne. Il travaille. Il s'est fait des amis français, parmi ses compagnons de captivité, au milieu d'adversaires qui ont publiquement reconnu et admiré sa défense à l'avant de nos lignes, son courage et son honneur.

LES LIVRES

BILANS, par *David Gomès* (Editions de la Maison Carrée, Nîmes).

Rarement livre a porté un titre plus heureux. *Bilans* est un trésor de sensations, de souvenirs. On y trouve toute la flore provençale, la collection complète des impressions éprouvées par un enfant, sans ordre...

Sans ordre, est-ce bien sûr ! On peut s'y tromper. Ce livre est correctement écrit, cependant sa gaucherie étonne, on le trouve maladroit, mais sa maladresse est attachante. On sent d'autant plus profondément cet attrait que l'auteur ne fait rien pour nous retenir.

Monsieur David Gomès est l'exemple fort singulier d'un écrivain sentimental qui se défie de son imagination. La vie de son cœur est à l'ordre du temps et non à l'ordre de la vie. Aussi s'abstient-il soigneusement de nous fasciner avec les souvenirs les plus spectaculaires de son enfance. Il met à son pas les faits qu'il n'avait pu toucher que dans son délire.

Exacte discipline, mise au service de sa sincérité. Un livre ne s'édifie pas, ne dresse pas ses mythes sans crier un personnage qui parle bientôt à notre place. Or, Monsieur Gomès tient à parler lui-même et dans une langue qui garde à la vie

son caractère essentiel, lequel s'engage à une *improvisation perpétuelle*. Curieux exemple d'une sincérité *aveugle* et *assourdissante*. L'imagination ici a sacrifié au réel afin que la pensée reproductrice retrouve sa fraîcheur d'éclosion et efface dans sa forme les traits de la redite.

Une introduction nous apprend que cette victoire littéraire devait être mise au service d'une cause amoureuse. Félicitons Monsieur Gomès d'avoir fait un si profitable usage de son talent et de sa sincérité. Mais puisse-t-il, après avoir obtenu les faveurs « de la femme recherchée depuis l'initiation » comprendre dans son intérêt qu'il a passé l'heure d'être sincère s'il veut rendre durable la faveur de se trouver heureux.

Joë BOUSQUET.

NOTE : On m'écrit que ces débuts d'un fort bon écrivain consacrent les débuts d'un écrivain. Le livre est propre, honnêtement typographié. Et la Maison Carrée de Nîmes sortira de beaux textes quand son chef de fabrication fera ses impositions avec des marges plus larges et quand il aura supprimé les traits parallèles qui encadrent inutilement le titre et renvoient la pagination au bas du texte. Ajoutons qu'il est insupportable d'avoir à couper les pages d'une feuille seize fois pliée sur elle-même.

NOTE : Citons la très belle histoire rapportée par David Gomès : Pendant la guerre, dans les tranchées de première ligne, dans la nuit noire, le général Niessel rencontre un blessé qui se dirigeait vers le poste de secours. Indifférent au groupe chamarré qui escortait le chef, le soldat passe quand l'autre : « Eh bien ! on ne salue plus son général ? » Désignant d'un mouvement de tête les nuages amoncelés : « Le ciel est si bas, dit le blessé, on ne voit pas les étoiles... » Avant que le général Niessel soit revenu de sa surprise, le poète inconnu s'était éloigné.

TROPISMES, par *Nathalie Sarraute* (Denoël).

Le petit livre de Nathalie Sarraute est le bienvenu dans un monde littéraire dépouillé par le cinéma. A l'art des images cet auteur a rendu les descriptions, l'éloquence... Le contenu de son livre se limite à ce qui ne trouverait nulle part un autre moyen d'expression.

Sans doute, elle n'a pas ignoré qu'un très grand écrivain avait eu avant elle le pressentiment de cet art intime, Francis Poitevin ayant le premier substitué à la forme du réel sa sève et sa carnation : pénétrée de sa ressemblance avec cet écrivain symboliste, elle a prémédité les moyens de s'en évader; et a assez bien réussi à faire oublier son maître. Nathalie Sarraute, afin de mieux pénétrer dans ce qu'elle voit, va jusqu'au coup de

griffe. Son amour de l'être intérieur lui donne l'envie de mettre à quelques individus la peau à l'envers. Et c'est fort bien.

Joë BOUSQUET.

EUROPE SANS PARDON, par *René Meurant* (*René Debresse*).

« Donne-nous de mourir une rose aux lèvres
« Dernière chance
Donnes-nous de mourir avec la haine de nos maîtres
le mépris de nos prêtres, le regret de nos amours.

Le livre de René Meurant est d'une pureté admirable. Ce sont les poèmes d'un homme qui, au lieu de s'enfoncer dans l'expérience intérieure et de parler la langue des éléments fait parler aux éléments la langue des hommes. Des textes clairs et convaincants où toute la poésie est dans le souffle et la force morale.

Joë BOUSQUET.

LE GÉNÉRAL CHODERLOS DE LACLOS, par *Emile Dard*. (Perrin, éditeur).

L'existence tout entière du général Choderlos de Laclos fut placée sous le signe d'une réputation littéraire qui, pour être grande, n'en était pas moins, et à tort, peu reluisante.

Toute sa vie, cet homme ingénieux, lutta pour assurer aux siens une existence aisée. Et toujours il fut contrarié par le renom de cynisme qu'on lui fit, du jour où, officier en garnison à Grenoble, il publia *Les liaisons dangereuses*.

A cet ouvrage, capital pour la connaissance des mœurs au XVIII[e] siècle, M. E. Dard, dans deux chapitres documentés et pertinents, redonne sa véritable place qui est dans les premières

Tour à tour précurseur de Talleyrand, rival de Dumouriez, inventeur du plébiscite, premier partisan du divorce, inventeur de l'obus et littérateur; le général Choderlos de Laclos apparaît comme l'une des figures les plus remarquables de son époque. Seule lui manqua la continuité dans les idées, car travaillant à trop de projets il n'en put accomplir aucun.

Il resta souvent dans l'ombre. « Tu vois, écrivait-il à sa femme, je suis prédestiné à faire souvent la besogne sous le nom des autres. »

Mais son rôle, quoique obscur, n'en fut pas moins très important et le livre de M. Emile Dard le montre bien.

Jean Henri GIRAUDON.

Le Théâtre

AU THEATRE DE LA MADELEINE

C'ETAIT.... HISTOIRE DE RIRE

Pièce en trois actes, d'ARMAND SALACROU

Il y a un an à peine — le monde a eu, depuis, le temps de flamber et ce souvenir porte déjà perruque blanche.. — Armand Salacrou écrivait près de nous, à Marseille, dans une anse pleine de soleil et de vent, *Histoire de Rire*, que nous voyons aujourd'hui au Théâtre de la Madeleine.

Sur son désir, bien légitime, on faisait silence autour de ses travaux; mais, quand d'aventure, rompant cette conjuration dont Lucienne Salacrou était l'ange-appariteur, je risquais un mot sur ce sujet orageux, il me regardait du coin de l'œil, la pipe à la bouche, et murmurait : « C'est sur l'adultère : on y montre que le vrai cocu c'est l'amant. »

Cela résume *Histoire de Rire*. Autour de cette boutade s'est ordonnée, comme un caprice de Schéhérazade, la plus drôle et curieuse intrigue dont l'arabesque ait jamais fleuri le thème célèbre : Jamais deux sans trois. Mais, pour corser le problème, Armand Salacrou, féru de nombre et de rythme, a doublé la donnée et la combinaison devient une sorte de « variation pour deux instruments sur un thème connu ». La chose, on le devine, devient infiniment plus riche d'accent et d'imprévu. L'idée originale de ce jeu psychologique est d'avoir associé deux couples dont l'un, régulier, se défait, tandis que l'autre, irrégulier, s'organise. Ce qui parait valable à l'un est forcément rejeté par l'autre. Les suspicions, les préjugés du ménage légal, sont considérés par l'irrégulier comme vieilles lunes dont on doit faire table rase; ce que l'un croit son bien le plus précieux est précisément ce contre quoi le couple adultère veut s'affirmer. Si on ajoute pour ces derniers, Hélène et Jean, que la nouveauté de leurs sentiments irrite les époux désenchantés, Gérard et Adé, on aura le schéma d'un départ qui, d'équivoque en malentendu, suit une courbe étonnante de drôlerie et d'impitoyable analyse.

L'amitié qui lie les deux hommes, et qui nous vaut d'entrée cette trouvaille du « grenier » dont les femmes et les soucis sont exclus, trouvaille symbolique pour cette génération d'hommes que Salacrou a nommés « Les Frénétiques », permet aux couples désunis de poursuivre devant nous leur carrière amoureuse. Adé est partie avec un coquebin, Gérard reste auprès d'Hélène

et Jean dont le bonheur le meurtrit à chaque instant. Une passade, d'ailleurs manquée, ne fait qu'accuser sa solitude. L'amitié même des deux hommes va sombrer dans l'amertume croissante. Mais, au moment où la partie parait perdue pour lui, l'amour conjugal va retrouver toutes ses forces et, de son ciel abandonné, fait jaillir une pluie d'étoiles qui vont inspirer chacune des pensées de son valeureux défenseur : Donaldo, le mari d'Hélène.

Ce dernier personnage est la clé de ce petit drame. Il vient à propos pour faire triompher la thèse d'Armand Salacrou : « le mari l'emporte toujours, il est le seul qui soit profondément « aimé, qui reprenne son bien sans peine, à son heure ; le reste « n'est que passe-temps et vain trompe-cœur, ce sont plans se« condaires, accidents de terrain, faits uniquement pour mettre « en valeur le sujet central qui profitera de la perspective. » La thèse, on le voit, ne craint pas le paradoxe. Elle est aventureuse, mais en cette époque où le vrai peut souvent n'être pas vraisemblable, elle signifie seulement qu'un grand déséquilibre peut faire aimer, retrouver avec joie un certain ordre. Nos contemporains ne se font pas faute de goûter à ce vertige. Peut-être est-ce une soif d'absolu, plus vive qu'on ne croit, et qui se résoudra comme toutes les grandes soifs des époques désespérées en une crise de sainteté, Les signes avant-coureurs le prédisent. On n'en est pas encore à la rigueur morale, mais on sent le désabus qui monte des âmes faussement comblées. Et la guerre, par ses éclairages d'abime, fera réfléchir les meilleurs.

Comment agira Donaldo ? Comme les actuelles dictatures, en empoisonnant le sujet de l'intérieur — en laissant tomber à point la remarque, le souvenir, l'indiscrétion qui vont corroder la confiance et mettre à nu le visage de ces danseurs masqués d'un soir Il est celui qui dégrafe les loups et dit aux hommes : voilà ce qu'est exactement votre amour; à la femme : quoi que tu fasses tu n'agis que sous mon signe. Je t'ai marquée. Tu penses cela de ton compagnon — tu l'as pensé et ne lui a jamais dit. Votre amour à tous repose sur un mensonge, dont moi, le mari, je suis averti — donc préservé mieux que vous. Et il s'en va, sûr de son affaire, comme gêné par l'excès de sa maitrise et de sa certitude.

Et de fait, à partir de cette visite, nos personnages sont touchés à mort. Leur amour se décompose comme le tournesol, à vue d'œil; les âmes sont comme subitement pourries, sans remède, par le dedans. C'est que rien d'essentiel ne les habitait et Salacrou ne se prive pas de dire son fait à cette génération de femmes truquées et d'amants baladins. Désormais nous aurons les convulsions, les sursauts de ces agonisants qui pâlissent comme à l'aube les lampions décolorés des fêtes galantes... Et

c'est étrange de retrouver ici l'atmosphère de la Comédie italienne l'évocation des féeries légères et profondément tristes dont on entend l'écho affaibli dans les poèmes verlainiens.

Seule Adé triomphera, par son retour. Mais c'est grâce à sa faculté inouïe de mentir qui touche à la mythomanie, et grâce à l'aveuglement, si complet qu'il en est douloureux, du pauvre Gérard. Je ne sais si ce dernier sait ou ignore, mais ce qui est grave c'est qu'il ne pourrait faire autrement que la reprendre : sa crédulité lui sauve la vie.

Ce personnage d'Adé est terrible à rendre, La perversité de cet être est si intime, elle est rouée avec tant d'innocence et le besoin de tromper est chez elle chose si naturelle qu'il faut pour composer un charme aussi efficace avec tous les poisons du diable, le talent d'une grande artiste possédant une profonde subtilité de geste et d'accent, un air de voltiger autour de soi-même comme le feu-follet irresponsable de ses désirs. Alice Cocéa a su être Adé avec un éclat sans faiblesse, en psychologue pénétrante et sûre de ses effets.

Autour d'elle, pour représenter ces hommes bernés et brillants, André Luguet et Fernand Gravey ont prodigué leurs dons les plus divers avec bonheur. Renoir, dans Donaldo, les dépasse, car son rôle est plus sévère; mais n'incarne-t-il pas avec une maîtrise inimitable les grands raisonneurs ? Qui ne se souvient de son Ulysse dialecticien ? il fut parfait démolisseur d'illusions. Renée Devillers fut sensible et discrète à souhait, même dans sa fuite; son élégance fait mieux encore apprécier sa ligne. Rosine Deréan et Jean Mercanton furent tout simplement merveilleux dans des rôles ingrats, mais dont la parfaite tenue est indispensable à la conduite de la pièce.

C'était.... Histoire de Rire est monté avec un soin exquis par Alice Cocéa et Roger Capgras. Tout nous enchante, nous arrête par l'exacte valeur, soit décorative, soit symbolique. Les décors sont d'une fraîcheur de nursery — celui du premier acte y fait d'ailleurs songer, — celui du deuxième respire la mer au printemps. Enfin, rarement pièce bénéficia à la fois avec plus de grâce de la magie des mots et des choses.

Histoire de Rire, qui reprendra, je pense, son vrai titre dans l'œuvre d'Armand Salacrou, y marque une étape nécessaire, un jeu de moraliste désabusé qui fait défiler devant des glaces sans tain les poupées de son temps, pour qu'à travers les paillettes de la parure et de l'esprit nous apercevions l'image dépouillée de leur misère qui suit, taciturne, derrière leur fallacieuse apparence. Salacrou, qui est aussi un admirable « montreur d'ombres », n'a pas résisté au plaisir de démonter une fois de plus la pauvre mécanique humaine. Du moraliste ou du montreur d'ombres, lequel maintenant l'emportera ? J. B.